

MAURICE BLANCHOT

LE DERNIER HOMME

Récit



DU MÊME AUTEUR



Romans

THOMAS L'OBSCUR.
AMINADAB.
LE TRÈS-HAUT.

Récits

THOMAS L'OBSCUR (nouvelle version).
L'ARRÊT DE MORT.
AU MOMENT VOULU.
CELUI QUI NE M'ACCOMPAGNAIT PAS.

Essais critiques

FAUX PAS.
LA PART DU FEU.
L'ESPACE LITTÉRAIRE.

*

Chez d'autres éditeurs

LAUTRÉAMONT ET SADE (*Editions de Minuit*).
LE RESSASSEMENT ÉTERNEL (*Editions de Minuit*).

GALLIMARD
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII^e
Quatrième édition

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
trente exemplaires sur vélin pur fil Lafuma Navarre,
savoir vingt-cinq exemplaires marqués de I à 25, et
cinq, hors commerce, marqués de A à E.*

S. H. E. M.
1957

Henri Matisse
1957

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.*
© 1957, Librairie Gallimard.

I

Dès qu'il me fut donné d'user de ce mot, j'exprimai ce que j'avais dû toujours penser de lui : qu'il était le dernier homme. A la vérité, presque rien ne le distinguait des autres. Il était plus effacé, mais non pas modeste, impérieux quand il ne parlait pas ; il fallait alors lui prêter silencieusement des pensées qu'il rejetait doucement ; cela se lisait dans ses yeux qui nous interrogeaient avec surprise, avec détresse : pourquoi ne pensez-vous que cela ? pourquoi ne pouvez-vous pas m'aider ? Ses yeux étaient clairs, d'une clarté d'argent, et faisaient songer à des yeux d'enfant. Il y avait, du reste, sur son visage quelque chose

d'enfantin, expression qui nous invitait à des égards, mais aussi à un vague sentiment de protection.

Certainement il parlait peu, mais son silence passait souvent inaperçu. Je croyais à une sorte de discrétion, parfois à un peu de mépris, parfois à un trop grand recul en lui-même ou hors de nous. Je pense aujourd'hui que peut-être il n'existait pas toujours ou bien qu'il n'existait pas encore. Mais je songe à quelque chose de plus extraordinaire : qu'il avait une simplicité dont nous n'étions pas surpris.

Il gênait pourtant. Il m'a gêné plus que d'autres. Peut-être a-t-il changé la condition de tous, peut-être seulement la mienne. Peut-être fut-il le plus inutile, le plus superflu de tous les êtres.

Et s'il ne m'avait dit un jour : « Je ne puis penser à moi : il y a là quelque chose de terrible, une difficulté qui échappe, un obstacle qui ne se rencontre pas. » ? Et tout de suite après : « Il dit qu'il ne peut penser à lui-même : aux autres encore, à tel autre, mais c'est comme une flèche, partie de trop loin, qui n'atteindrait pas son but, et pourtant quand elle s'arrête et tombe, le but,

dans le lointain, frémit et vient à sa rencontre. » A ces instants, il parle très vite et comme à voix basse ; de grandes phrases qui paraissent infinies, qui roulent avec un bruit de vagues, un murmure universel, un imperceptible chant planétaire. Cela dure, cela s'impose terriblement par la douceur et l'éloignement. Comment répondre ? Qui n'aurait, écoutant cela, le sentiment d'être ce but ?

Il ne s'adressait à personne. Je ne veux pas dire qu'il ne m'ait pas parlé à moi-même, mais l'écoutait un autre que moi, un être peut-être plus riche, plus vaste et cependant plus singulier, presque trop général, comme si, en face de lui, ce qui avait été moi se fût étrangement éveillé en « nous », présence et force unie de l'esprit commun. J'étais un peu plus, un peu moins que moi : plus, en tout cas, que tous les hommes. Dans ce « nous », il y a la terre, la puissance des éléments, un ciel qui n'est pas ce ciel, il y a un sentiment de hauteur et de calme, il y a aussi l'amertume d'une obscure contrainte. Tout cela est moi devant lui, et lui ne paraît presque rien. J'ai eu des raisons de le craindre, de

rêver interminablement à sa ruine, j'ai voulu le persuader de disparaître, j'aurais voulu le faire avouer qu'il ne doutait pas de lui, avoué qui m'eût sans doute anéanti moi-même, je l'ai entouré d'attention, de calculs, d'espoir, de soupçon, d'oubli et finalement de pitié, mais je l'ai toujours protégé contre la curiosité des autres. Je n'ai pas attiré l'attention sur lui. Il était par là étrangement faible et vulnérable. Un regard superficiel, dirigé sur sa personne, semblait l'exposer à une menace incompréhensible. Le regard profond, capable de le chercher là où il était, ne le troublait pas, le troublait moins. Là-bas, il était trop léger, trop insouciant, trop dispersé. Là-bas, je ne sais ce qui aurait pu l'atteindre et qui on eût encore atteint en lui.

Il y a des instants où je le retrouve comme il a dû être : telle parole que je lis, que j'écris, s'écarte pour faire place à la sienne. Je devine qu'il s'est tu à tel moment, qu'il m'a prêté attention à tel autre. Je passe devant sa chambre ; je l'entends tousser — comme un loup, disait-il —, et c'était en effet un froid gémissement, un bruit singulier, austère, légèrement sau-

vage. Son pas ne m'a jamais trompé : plutôt lent, silencieux et égal, plus appuyé que ne l'eût fait croire sa grande légèreté, toujours non pas pesant, mais laissant imaginer, même quand il avançait par le long couloir, qu'il monterait toujours un escalier, qu'il venait de très bas, de très loin et qu'il était encore très loin. Il est vrai, je ne l'entends pas seulement quand il s'arrête à ma porte, mais aussi quand il ne s'arrête pas. Cela est difficile à apprécier : vient-il encore ? s'en va-t-il déjà ? L'oreille ne le sait pas ; seul le battement de cœur le révèle.

Son presque bégaïement. Une parole s'est avec une promptitude déconcertante dérobée derrière une autre. Il hésite imperceptiblement ; il hésite presque constamment ; son hésitation me permet seulement d'être un peu certain de moi, et de l'écouter, de lui répondre. Il y avait pourtant autre chose : une écluse s'ouvrait, nous changions de niveau avec nous-mêmes.

Docile, presque obéissant, presque soumis, et niant très peu, ne contestant pas, ne nous dominant presque jamais tort et dans tout ce qu'il fallait faire, prêt à un assentiment naïf. Je crois qu'il y avait des

jours où le plus simple l'aurait trouvé trop simple et où bavarder sur les choses les plus indifférentes l'occupait tout entier, lui causait un plaisir que les hommes ne comprennent pas : cependant pas avec tous, ou bien seulement avec tous ? Bonheur de dire oui, d'affirmer sans fin.

Je me suis persuadé que je l'avais d'abord connu mort, puis mourant. En passant devant sa porte, on me donna cette image de lui : « Voilà une chambre que vous pourrez avoir. » Quand, par la suite, je fus, à certains moments, comme forcé de parler de lui au passé, je revoyais la porte de cette chambre occupée par quelqu'un qui, disaient, venait de mourir, et il me semblait revenir à cet instant où il n'était qu'un mort laissant la place à un vivant. Pourquoi ce passé ? Me rapprochait-il de lui ? Le rendait-il plus saisissable en me donnant la force de le regarder en face et présent, mais dans un miroir ? Ou bien est-ce moi qui suis au passé ? Ce sentiment : « Je le vois », et aussitôt : « Je le voyais, il ne me voit donc pas », cela a mis dans nos rapports le tourment d'une détresse inexpri-
mée. J'aurais voulu ne jamais le laisser

seul, la solitude m'effrayait pour lui, et les nuits, l'idée qu'il dormait, qu'il ne dormirait pas. Je crois qu'il n'a jamais rêvé. Cela aussi est effrayant, un sommeil jamais tout à fait fermé, ouvert sur l'une de ses faces : un sommeil que j'évoquais en pensant à ce noir de dessous les paupières et qui se décolore, blanchit un peu quand on meurt, de sorte que mourir, ce serait un instant voir clair.

Si je me demande : pensait-il plus que tu ne penses ? je ne vois que son esprit de légèreté qui le rendait innocent du pire. Un être aussi irresponsable, aussi terriblement peu coupable, comme un fou, et sans un grain de folie ou cachant cette folie à l'intérieur, toujours infailible : c'était une brûlure dans les yeux. Il fallait l'attrirer dans une faute, il fallait réinventer pour lui seul le sentiment perdu de la faute. Il disait des pensées : comme elles sont légères, comme elles s'élevaient aussitôt, rien ne les trouble, rien ne les impose. « Mais n'est-ce pas ce qui les rend amères ? » — « Amères ? Légèrement amères. »

Il m'a donné le sentiment de l'éternité, d'un être qui n'aurait pas besoin de justi-

fication. J'en revenais à supposer un Dieu pour mieux les voir invisibles l'un à l'autre. Il m'a enrichi de mon ignorance, je veux dire qu'il m'a ajouté quelque chose que je ne sais pas. Dès l'instant que nous nous sommes rencontrés, j'ai été perdu pour moi-même, mais j'ai aussi perdu beaucoup plus, et l'étonnant est que je lutte, que je puisse lutter encore pour le ressaisir. D'où vient cela ? D'où vient que dans l'espace où je suis, où il m'a entraîné, je repasse constamment près du point où tout pourrait reprendre comme avec un autre commencement ? Il suffirait pour cela... Il dit qu'il suffirait que je cesse précisément de lutter.

S'il était si fort, ce n'est pas qu'il fût invulnérable. Il était au contraire d'une faiblesse qui échappait à notre mesure. Oui, cela passait ce que nous pouvions supporter : cela était exactement terrible, il inspirait de la terreur, beaucoup plus que ne l'eût fait quelqu'un d'absolument puissant, mais une terreur assez douce et, pour une femme, tendre et violente. L'offenser n'était peut-être pas à ma portée, mais l'idée de l'offenser me donnait de l'an-

goisse : c'était jeter une pierre qui ne me serait jamais renvoyée, un trait qui ne m'atteignait pas. Je ne savais qui je blessais, ni quelle était cette blessure, elle ne pouvait être partagée par personne, ni se cicatriser en un autre, elle serait plaie jusqu'à la fin. Et surtout sa faiblesse sans mesure : c'est de cela que je n'avais pas le courage de m'approcher, fût-ce en le heurtant.

Souvent ce qu'il racontait de son histoire était si manifestement emprunté à des livres qu'averti aussitôt par une sorte de souffrance, l'on faisait de grands efforts pour éviter de l'entendre. C'est là que son désir de parler échouait le plus bizarrement. Il n'avait pas une idée précise de ce que nous appelons le sérieux des faits. La vérité, l'exactitude de ce qu'il faut dire l'étonnait. Cette surprise était chaque fois marquée et dissimulée par un rapide battement de paupières. « Qu'entendent-ils donc par événement ? », je lissais la question dans son mouvement de retraite. Je crois que sa faiblesse ne pouvait supporter cette dureté qu'il y a dans nos vies quand elles se racontent, il ne pouvait même l'imaginer, ou bien est-ce qu'il ne lui était

jamais rien arrivé de réel, vide qu'il dérobait et éclairait par des récits de hasard ? Pourtant, çà et là, perçait une note juste, comme un cri révélant derrière le masque quelqu'un qui demandait éternellement secours sans réussir à indiquer où il se trouvait.

Pour quelques-uns, il était d'un abord étrangement facile ; pour d'autres, environné d'une innocence merveilleusement lisse au-dehors, mais au-dedans faite des mille arêtes d'un cristal très dur, de sorte qu'à la moindre tentative d'approche, il risquait d'être déchiré par les longues et fines aiguilles de son innocence. Il était là légèrement en retrait, parlant très peu, avec des mots très pauvres et très ordinaires ; il était presque enfoncé dans le fauteuil, d'une immobilité gênante, ses grandes mains pendantes, fatiguées, au bout des bras. On le regardait cependant à peine ; on se réservait de le regarder pour plus tard. Quand je me le représente ainsi : était-ce un homme brisé ? depuis toujours sur son déclin ? Qu'attendait-il ? Qu'espérait-il sauver ? Que pouvions-nous pour lui ? Pourquoi aspirer si avidement chacune

de nos paroles ? Es-tu entièrement abandonné ? Ne peux-tu parler pour toi ? Devons-nous penser à ton défaut, mourir à ta place ?

Il avait besoin de je ne sais quoi de ferme pour le soutenir. Mais je souffrais de tout ce qui semblait l'enfermer. Cela me rendait anxieux, agité. C'est cette agitation qui m'ôtait de moi-même, y introduisant à la place un être plus général, parfois « nous », parfois ce qu'il y avait de plus vague et de plus indécis. Nous souffrions alors d'être un si grand nombre devant lui si seul, d'être liés les uns aux autres par tant de liens médiocres, mais forts, mais nécessaires, auxquels il était étranger. Plus tard, j'ai regretté ces premiers instants. Je n'ai cessé d'être gêné, pour le voir, par lui-même, par ce que je voulais reconnaître encore de moi en lui. Il ne m'a pas rendu la vie facile ; il avait une telle importance et il était à un tel point insignifiant. L'on pouvait se persuader qu'il cachait quelque chose, qu'il se cachait. Il est toujours plus apaisant de supposer un secret derrière ce qui vous tourmente, mais c'est en nous que se dissi-

mulait cette chose secrète. Sans doute nous l'étonnions, mais il lui manquait, pour être curieux de nous, le souci de lui-même. Et la curiosité était la faute que nous ne pouvions commettre contre lui ; il appelait avec tant de douceur la discrétion, la réserve des yeux fermés ; il demandait cela, qu'on ne le vît pas, qu'on ne vît pas combien nous étions déjà disparus à ses yeux, comme il avait du mal à ne pas nous regarder comme les habitants de l'autre rive. Plus tard, je vis bien qu'il ne s'était tourné vers moi que pour communiquer plus doucement avec cette pensée ; elle était devenue trop forte, il fallait la mettre à l'épreuve. Je pense que le besoin de finir lui parlait d'une manière toujours plus impérieuse.

Peut-on vivre auprès de quelqu'un qui écoute passionnément n'importe quoi ? Cela vous use, vous brûle. On désire un peu d'indifférence ; on appelle l'oubli ; l'oubli, il est vrai, n'a pas cessé d'être là : c'était devant la profondeur passionnée de l'oubli qu'il fallait parler sans cesse, sans arrêt.

Il ne nous était pas étranger, proche au contraire d'une proximité qui ressemblait à

une erreur. Il luttrait sûrement, d'une manière que je n'imaginais pas, pour maintenir avec nous l'aisance de rapports quotidiens. Et combien, cependant, j'avais de peine à penser jusqu'à lui : à moi seul, je n'y arrivais pas, il me fallait faire appel, en moi, à d'autres. Il semblait par-dessus tout craindre de ne pas nous traiter avec assez d'égarés, nous parlant, se taisant comme à tâtons, par pressentiment. Il devait savoir qu'il représenterait pour nous une épreuve, et il s'efforçait de nous la rendre aussi légère que possible. Il était là, cela suffisait, il était là comme l'un de nous, c'était bien la limite du tact, à moins que cette précaution ne fût déjà ce à quoi nous nous sentions exposés. Le plus étrange, c'est que nous avions l'impression, à nous tous, de suffire juste à sa présence et qu'un seul ne l'eût pas retenu, non qu'il fût trop imposant, mais parce qu'au contraire il avait besoin d'être négligé. Il lui fallait être en surnombre : un de plus, seulement un de plus.

Pourtant, nous lui résistions aussi, nous lui résistions presque constamment. A force d'y songer, j'en suis venu à croire

qu'il y avait, autour de nous, un cercle qu'il ne pouvait franchir. Il y avait des points de nous-mêmes où il ne nous touchait pas, des certitudes auxquelles il n'avait pas accès, des pensées que nous ne lui laissons pas penser. Il ne fallait pas qu'il nous vît tels que nous étions, ni que nous fussions tentés de savoir ce qu'il ne voyait pas de nous. Mais il n'est pas facile de se dérober à l'attention qui se fait assez distraite pour vous laisser dès qu'elle vous saisit. Et peut-être chacun, en préservant ce qu'il avait de plus central, ne chercherait-il qu'à le lui désigner : par je ne sais quel besoin de le mettre sous sa garde, comme en dépôt. Qu'aurais-je désiré lui retrancher, quelle chose certaine il m'aurait été nécessaire de lui rendre tout à fait incertaine ? Je me répondais aussitôt : lui, lui seul. Mais, en même temps, il me semble que je me faisais une tout autre réponse.

Peut-être était-il entre nous : d'abord entre nous tous. Il ne nous séparait pas, il entretenait un certain vide que l'on ne désirait pas combler, c'était quelque chose à respecter, à aimer peut-être. Lorsque quelqu'un s'interrompt, il est difficile de ne pas

aller à la recherche de la pensée qui manque, mais bien que souvent sa pensée nous appellât, l'on ne pouvait lui faire une telle violence, il se taisait avec une innocence si grande, une irresponsabilité si manifeste, il se taisait absolument et tout entier. Cela n'appelait pas de secours, n'engendrait pas de gêne, cela trait doucement le temps. Il était entre nous, et pourrant il avait des préférences cachées, des mouvements que l'on ne pouvait prévoir, qui le rejetaient tout à coup au loin, non seulement indiffèrent à l'égard de ceux qui étaient là, mais nous rendant indifférents à nous-mêmes et nous retirant des êtres qui nous étaient le plus proches. Orage qui nous changeait en désert, orage silencieux. Mais qui sommes-nous ensuite, comment se retrouver auprès de soi, comment aimer qui ne le fut pas pendant ce terrible instant ?

Je crois que de lui nous vient une rêverie qui nous agite, nous trompe, qui nous ouvre sur le soupçon d'une pensée qui ne se laisserait pas penser. Souvent je me demandais s'il ne nous communiquait pas, à son insu et contre notre avenu, quelque chose de cette pensée. J'écoutais ces mots

si simples, j'écoute son silence, je m'instruis de sa faiblesse, je le suis doucement partout où il voudrait, mais il a déjà tué, effacé la curiosité, je ne sais qui je suis qui le questionne, il me laisse plus ignorant et dangereusement comblé par l'ignorance. Peut-être n'avions-nous pas pour lui les sentiments justes qui auraient laissé s'approcher ce qu'il nous découvrirait. Quels sentiments ? Que pourrait-il naître de moi pour lui ? Il y a quelque chose de terrible à imaginer qu'il m'a fallu sentir ce que j'ignore, que j'ai été lié par des mouvements dont je n'ai aucune idée. Du moins, ceci est vrai : je n'ai jamais cherché à surprendre en moi ces sentiments nouveaux. Et, dès qu'il était là, sa simplicité ne consentait à rien d'étrange, à rien que je n'aurais pu dire aussi d'un autre. C'était comme une règle secrète que j'étais tenu d'observer.

La pensée qui m'est à tout instant éparignée : lui, le dernier, ne serait pourtant pas le dernier.

Qu'il me détournât de moi, je ne m'en apercevais qu'insensiblement. Il ne me demandait aucune attention, et moins qu'une

pensée. C'est ce moins qui était le plus fort. Je lui devais une distraction illimitée, et moins encore, le contraire d'une attente, le revers d'une foi qui n'était pas le doute : l'ignorance et la négligence. Mais ce n'était pas encore assez : il fallait que cette ignorance m'ignorât moi-même et me laissât de côté, doucement, sans exclusion et sans aversion, par un mouvement incertain. Qui, alors, le rencontrerait ? Qui lui parlerait ? Qui ne pensait pas à lui ? Je ne le savais pas, je pressentais seulement que ce n'était jamais moi.

Un Dieu lui-même a besoin d'un témoin. L'incognito divin, il faut qu'il soit percé ici-bas. J'avais longuement évoqué ce que serait son témoin. Je devenais comme malade à la pensée qu'il me faudrait être ce témoin, cet être qui devait non seulement s'exclure de soi-même en faveur du but, mais s'exclure du but sans faveur et demeurer aussi fermé, aussi immobile que la borne sur le chemin. Je passai beaucoup de temps, un temps dur et souffrant, à devenir moi-même presque une borne. Mais lentement — brusquement — se fit jour la pensée que cette histoire était sans

témoin : j'étais là — le « je » n'était déjà plus qu'un Qui ? une infinité de Qui ? — pour qu'il n'y eût personne entre lui et son destin, pour que son visage restât nu et son regard indivisé. J'étais là, non pour le voir, mais pour qu'il ne se vît pas lui-même, pour que, dans le miroir, ce fût moi qu'il vît, un autre que lui — un autre, étranger, proche, disparu, l'ombre de l'autre rive, personne — et qu'ainsi il demeurât homme jusqu'à la fin. Il ne fallait pas qu'il se doublât. C'est la grande tentation de ceux qui finissent : ils se regardent et ils se parlent ; ils se font d'eux-mêmes une solitude peuplée d'eux-mêmes, la plus vide, la plus fausse. Mais, moi présent, il serait le plus seul des hommes, sans même soi, sans ce dernier qu'il était, — ainsi le tout dernier. Cela pouvait bien m'effrayer, des devoirs si grands, des sentiments si nus, des soucis si démesurés. Je ne pouvais y répondre que par l'insouciance, le mouvement des jours, le refus de le découvrir, à moi et à lui-même.

S'il est maintenant, dans mon souvenir, un homme que je regarde comme si je ne voyais que lui, cette importance ne le me-

sure pas. Elle ne dit que la contrainte que j'exerce pour le saisir, la falsification de nos rapports, ma faiblesse qui ne peut le concevoir et ne me le rappeler qu'important. Je sais qu'ainsi je trahis tout. Comment aurait-il pu de ma vie détourner la moindre parcelle ? Peut-être est-il là, dans une chambre dont je vois la fenêtre éclairée. C'est un homme seul, un étranger, un homme gravement malade. Depuis longtemps il ne quitte plus son lit, il est immobile, il ne parle pas. Je n'interroge personne à ce sujet, je ne suis pas sûr que ce que l'on dit se rapporte à celui que je me figure. Il me semble entièrement oublié. Cet oubli est tellement que je respire quand je passe par le couloir. Je devine pourquoi, lorsqu'il revenait pour prendre ses repas avec nous, il nous étonnait par son doux visage effacé, qui n'était pas terne, mais au contraire rayonnant, d'une presque invisibilité rayonnante. Nous avons vu le visage de l'oubli. Cela peut bien être oublié, cela en effet demande l'oubli, et pourtant cela nous concerne tous.

J'ai parlé de ses préférences cachées. C'était un élément de mystère. Par ses pré-

férences, chacun, je crois, sentait qu'un autre était visé, mais ce n'était pas n'importe quel autre, c'était toujours le plus proche, comme s'il n'avait pu regarder qu'en regardant un peu ailleurs, choisissant celui que l'on touchait, que l'on frôlait, celui qu'à la vérité jusqu'ici l'on était persuadé d'être. Peut-être choisissait-il en vous toujours un autre. Peut-être, par ce choix, en faisait-il quelqu'un d'autre. C'était le regard par lequel on eût le plus souhaité d'être regardé, mais qui ne vous regardait peut-être jamais, ne regardait encore qu'un peu de vide auprès de vous. Ce vide, un jour, fut une jeune femme avec qui j'étais lié. Je ne doutai pas de ce regard qui s'était arrêté sur elle avec la force du lointain, l'avait fixée et choisie. Mais, pour elle, tout me persuada de croire que celui qui avait été préféré, ce fut moi. Peus souvent l'impression que, très proches, nous étions aussi rapprochés par un malentendu.

Elle était arrivée ici plusieurs années avant que je n'y vienne. J'avais donc été un nouveau à ses yeux, un être ignorant qui passait le seuil dans la confusion de l'arrachement. Cela faisait sourire, mais c'était

attirant aussi. Quand il arriva, j'étais à mon tour un ancien. Elle l'appela le professeur. Peut-être était-il bien plus âgé que nous qui étions parmi les plus jeunes ; il lui dit une fois qu'il avait trente-huit ans. Un peu plus tard, je fis un séjour dans un lieu de haute montagne. Quand je revins, il était, disait-on, presque mort ; on ne le voyait plus depuis longtemps. Je la trouvai peu changée. Elle me parut même plus jeune, que dans mon souvenir, plus proche aussi, quoique plus séparée. Elle s'était comme renfermée dans ce lieu, elle avait avec lui des rapports d'intelligence qui lui permettaient d'en extraire une vérité mouvante, secrète, alors que les autres restaient tournés vers le regret, l'espoir et le désespoir d'une autre vie. Je n'étais ni vraiment d'ici, ni de là-bas, mais je fus frappé à mon retour par l'émerveillement de la rencontrer à nouveau et cependant comme par hasard, bonheur qui semblait avoir duré en mon absence et à mon insu, tout en gardant la légèreté d'un caprice. Un caprice ? mais libre, une rencontre de hasard qui ne devait rien qu'au hasard. De deux êtres que peu de choses unissent, on aime dire : il n'y a

rien entre eux. Oui, alors, il n'y avait rien entre nous, personne et pas encore nous-mêmes.

Puis ce fut l'hiver. La neige donnait aux uns comme une seconde maladie, mais à quelques autres une sorte d'apaisement et de distraction dans le mal. Je ne dis pas qu'il se rétablît. Il me parut bien plus faible qu'à son arrivée. Il marchait avec une légère hésitation ; son pas très étrange donnait l'impression qu'il ne s'arrêterait que par instants à notre niveau, mais qu'il venait de très bas et qu'il en venait toujours par un doux entêtement. Pourtant ce n'était pas non plus la démarche d'un homme qui va tomber : c'était une autre incertitude, par laquelle on devenait incertain de soi-même, incertitude parfois douloureuse, parfois légère et un peu ivre. Je remarquai aussi combien sa voix avait dû changer. Je crus qu'elle était seulement plus faible, mais ce qu'elle disait me troublait par une difficulté dont je ne me rendais pas maître. Il était certes d'une grande politesse, il faisait merveilleusement attention à tout et à tout le monde ; quand il s'approchait, on entraînait dans un espace où ce qui vous tenait

à cœur était accueilli, protégé et jugé silencieusement d'une manière qui ne vous donnait pas raison, mais vous faisait espérer une sorte de justice. Pourtant il n'était pas facile, ni indulgent, ni bon. Il était même ce qu'un homme, à mon avis, pouvait rencontrer de plus dur. Cela tenait-il à ce qu'il avait de lointain, à je ne sais quel malheur avec lequel il fallait l'identifier ? Malgré soi, on voyait en lui un ennemi. C'était le plus amer. Comment avoir pour adversaire une telle faiblesse ? combattre une impuissance aussi nue ? Cela donnait une angoisse infinie.

Il a dit à quelqu'un en s'excusant et tristement : « Oui, je sais que j'exerce une grande attirance. » Il semblait parfois très proche, non pas proche : les murailles étaient tombées ; parfois, toujours très proche, mais sans rapport, les murailles étaient tombées, celles qui séparent, celles aussi qui servent à transmettre les signaux, le langage des prisons. Il fallait alors élever à nouveau un mur, lui demander un peu d'indifférence, cette calme distance avec laquelle les vies s'équilibrent. Je crois qu'elle eut toujours la force de le laisser à

l'écart de lui-même. Elle eut une simplicité qui les protégeait tous deux. Même ce qui devint terrible, elle l'accueillit avec naturel, elle ne s'en étonnait pas ; et si elle dut y faire allusion, ce fut pour le faire passer dans la familiarité des paroles. Quand il était là et dès qu'il fut là à nouveau, je fus surpris par la manière dont elle se mit à parler d'elle-même : très légèrement, sans rien dire d'important ; elle ne s'avancait pas. Mais comme le mot je vibrerait entre ses dents, passant comme un souffle, calme violence, à travers la bouche serrée. C'est comme si un instinct l'avait avertie que, devant lui, elle devait dire je, seulement je, qu'il était fasciné par ce mot léger sur lequel elle-même avait peu de droits et qu'elle prononçait de telle sorte qu'il désignait presque quelqu'un d'autre. Peut-être tous les « je » lui faisaient-ils signe ; peut-être, par ce seul mot, chacun avait-il le pouvoir de lui dire quelque chose d'important ; mais elle le lui rendit plus proche, plus intime. Elle fut moi pour lui, et pourtant c'était comme un moi à l'abandon, un moi ouvert et qui ne se souvenait de personne.

Ce je — c'est cela que je ne puis dire — était terrible : terriblement doux et faible, terriblement nu et sans décence, un frisson étranger à toute feinte, tout à fait pur de moi, mais d'une pureté qui allait au bout de tout, qui exigeait tout, qui découvrirait et livrait le tout à fait obscur, peut-être le dernier je, celui qui étonnera la mort, que celle-ci attire à elle comme le secret qui lui est interdit, une épave, une trace toujours vivante de pas, une bouche ouverte dans le sable.

Je ne dirai pas qu'il nous séparait : au contraire ; mais, par là, il nous séparait et nous liait d'une manière qui passait dangereusement hors de nous. Il prenait ses repas à une petite table, un peu à l'écart, parce qu'il n'absorbait que des aliments presque liquides, très lentement, avec une extrême patience. Il supportait tout. Il rendait invivable ce qu'il lui fallait d'efforts pour y parvenir, et peut-être n'avait-il plus à faire d'efforts, peut-être se supportait-il si complètement, avec une usure si loyale et une égalité si juste qu'il n'avait plus rien à supporter, sauf un vide dont je ne désirais pas me faire une idée. C'est sans doute pour-

quoï il nous invitait à penser que sa vie avait été sans événement, sauf un seul, quelque chose de monumental et d'abject qui l'avait poussé où il était, ou bien ni grandiose ni démesuré, peut-être ce qui nous eût paru le plus insignifiant et qui exerçait cependant sur lui cette pression telle que tous les autres événements s'en trouvaient volatilisés. Quand il mangeait encore plus lentement — et c'était presque comme s'il avait laissé, à sa place, l'air et le temps venir à bout des choses —, elle allait auprès de lui. Elle s'asseyait un peu à côté, pas tout à fait à sa table ; elle sentait, disait-elle, dès qu'elle s'approchait, une obscure agitation, non pas dans sa personne, il n'avait pas assez de force pour cela et ainsi semblait-il toujours calme et maître de lui, mais dans l'espace qui l'avoi- sinait : une rectification, une transformation silencieuse ; il modifiait rapidement sa manière de voir et de la voir, il l'ajustait secrètement : pour la ménager ? mais pas seulement elle, pour ménager tout ou peut-être pour ménager le hasard. « Il était peut-être, par sa venue, précipité dans un monde trop différent ? » Mais il n'avait pas vrai-

ment de monde, c'est pourquoï elle venait essayer de lui donner le sien, et il fallait bien qu'elle fût prête à en supporter les conséquences. Qu'elle dît le gêner : oui, et simplement parce qu'il avait besoin de toute son attention pour manger sans avoir de travers, mais elle ne s'y arrêtait pas, elle franchissait légèrement cette gêne, elle ne désirait même pas l'aider, et pourtant elle l'aiderait aussi, elle le faisait passer doucement dans un endroit relativement solide, elle le liait à un point fixe, et elle sentait combien il tirait sur l'amarre, mais elle tenait bon, elle lui parlait rapidement, également, presque sans répit, les yeux comme fixés sur elle-même, et c'est alors qu'il se modifiait quelque chose dans sa parole et qu'à la surface venait et revenait la respiration de ce je fascinant vers lequel peu à peu il se tournait et restait en attente.

Qu'était-il ? Quelle puissance l'avait poussé là ? De quel côté se tenait-il ? Que pouvait-on pour lui ? Il était singulier qu'on fût tenté de lui attribuer les pensées les plus fortes, les intuitions les plus riches, des connaissances que nous n'imaginions pas, toute une expérience extraordinaire,

alors que nous ne touchions que l'étrangereté de sa faiblesse. Sûrement, il était capable de penser tout, de savoir tout, mais, en outre, il n'était rien. Il avait la faiblesse d'un homme absolument malheureux, et cette faiblesse sans mesure luttait contre la force de cette pensée sans mesure, cette faiblesse semblait trouver toujours insuffisante cette grande pensée, et elle exigeait cela, que ce qui avait été pensé d'une manière si forte fût pensé à nouveau et repensé au niveau de l'extrême faiblesse. Qu'est-ce que cela signifiait ? Elle m'interrogeait sur lui, comme si j'avais été lui-même, et en même temps elle disait que je la poussais vers lui, elle disait aussi qu'il l'attrait, qu'elle se sentait plus proche de lui que de tout autre, elle disait encore qu'il l'effrayait, mais presque aussitôt qu'il ne l'effrayait pas du tout, qu'elle avait une sorte de confiance en lui, d'amitié pour lui, qu'elle n'avait pas pour moi.

Il est bien vrai que, sans elle, je n'aurais peut-être jamais eu la force de penser jusqu'à lui. Il est vrai encore qu'elle ne me faisait pas seulement penser, qu'elle me permettait de ne pas penser moi-même à

lui. Ce que je disais, songeais à sa demande, c'était plutôt un sommeil en elle, se reposait dans sa vie à elle, dans mon penchant pour elle, était seulement son visage, ce regard qu'elle me donnait. Dire qu'elle nous servit d'intermédiaire ne serait pas juste. Elle ne me servait en rien, et je n'aurais pas consenti à me servir d'elle, fût-ce pour un tel but. Mais, par son naturel et son intimité vivante, elle devait m'aider, dans mes rapports avec lui, à me délivrer de moi, et j'éprouvais une espèce de bonheur à borner à elle mes pensées pourtant dirigées vers lui. Il s'agissait de je ne sais quoi de terrible, mais c'était encore heureux, c'était dit pour ce corps et pour cette bouche qui me parlaient d'une manière sensible. Peut-être, de ma part, était-ce un mouvement dangereusement irréféchi. Peut-être étais-je très coupable de ne pas m'inquiéter davantage du sort de mes pensées en elle, du poids qu'elles l'obligeaient à porter et, plus encore, du vide qu'elles y accumulaient et qui se nourrissait de ses forces et de son intrépidité. C'est vrai. Mais elle aussi me donnait ses pensées sans réfléchir, sans calcul, sans souci d'elle ni

de moi, elle disait qu'elle ne les pensait qu'en moi et auprès de moi, parfois sans rien dire, dans un silence qui me pesait jusqu'à l'étouffement, mais que je laissais intact.

Assurément, elle avait comme un pouvoir de l'approcher que je n'avais pas. La première, elle trouva un nom pour ce qui lui arrivait, à elle, à lui, à nous tous, mais c'est en moi qu'elle crut d'abord l'éprouver, elle dit : « C'est étrange, je ne suis plus aussi sûre de vous. » — « Vous étiez sûre de moi ? » — « Oui, vous étiez si immobile, vous regardiez un seul point, je vous retrouvais toujours devant ce point. » Elle regardait, en disant cela, non pas de mon côté, mais dans la direction de la table sur laquelle il y avait des pages écrites, plus loin c'était le mur, plus loin d'autres chambres, toutes semblables, plus ou moins grandes, la sienne aussi. N'étais-je donc plus immobile à présent ? « Oh si ; peut-être trop immobile pour les autres qui bougent. C'est terrible d'imaginer que vous ne pouvez pas quitter ce point, que vous lui consacrez toutes vos forces, et ce point n'est peut-être pas fixe. » Je cherchai à évoquer

ce point. J'aurais pu lui dire avec vérité que ce point, c'était elle aussi. Le désir d'être avec elle passait par ce point, c'était mon horizon. Mais quand elle ajouta, avec une sorte de fierté qui allumait ce regard brillant, presque avide, qu'elle avait quelquefois : « Je ne suis pas sûre de moi, non plus », je protestai avec force : « Eh bien, moi, je suis sûr de vous, je ne suis sûr que de vous » ; ce qu'elle écouta d'un air intéressé, en me regardant comme pour chercher si je parlais vraiment d'elle. Je le confirmai en ajoutant : « Vous ne désirez pas vous faire illusion, vous voyez les choses comme elles sont. » Elle me demanda aussitôt : « Et vous ? » — « Moi, je ne vois que ce que vous voyez, je me fie à vous. » Elle passa, avec violence, à un autre extrême : « Vous ne voyez rien du tout ? Vous pensez pourtant autrement que moi, vous avez votre vue des choses, je sens constamment cette pensée différente. » Etait-ce un tort ? M'en faisait-elle un reproche ? « Non, non, dit-elle ; moi aussi, je me fie à vous. » Je lui dis alors ce qui ressemblait à une grossièreté : « Je sais que vous ne mentirez jamais. » Mais c'était là

une bouée de sauvetage qui ne pouvait pas longtemps nous maintenir à flot.

Je ne m'attendais cependant à rien. Elle vivait maintenant presque constamment dans ma chambre : auprès de moi, auprès de la pensée qui était en moi ? Parfois, il me semblait qu'elle me surveillait, non pas dans une intention malheureuse ou pour découvrir ce que j'aurais pu lui cacher ; elle était incapable de ces détours. Elle veillait plutôt sur ma pensée, sur son intégrité, lui donnant le silence dont elle avait besoin, la dissimulant à tout le reste, attendant de cette pensée l'intimité févreuse vers laquelle elle désirait tomber. C'était alors la plus mauvaise partie de l'hiver. Comme ma chambre était entre la sienne et celle du professeur, nous entendions, la nuit, parmi toutes les autres, sa toux, ce bruit sauvage qui évoquait tantôt un gémissement, tantôt un cri de triomphe, un hurlement qui ne semblait pas appartenir à un être aussi faible, mais à toute une horde qui se tenait près de lui et passait à travers lui : « Comme un loup », disait-il. Oui, c'était un bruit terrifiant dont il me fallait la préserver, qu'elle guetterait pourtant,

qu'elle disait entendre sortir de moi, me traverser, passer de moi en elle pour l'atteindre, avec une force qui l'ébranlait, à laquelle elle ne résistait pas. Puis venait le silence, un moment de calme heureux où tout était oublié.

C'est à peu près à cette époque qu'il cessa de pouvoir parler. Il continuait, quoique irrégulièrement, à descendre dans les salles du bas, du moins au salon, puisqu'il n'était plus question qu'il prit ses repas avec les autres. Il ne paraissait pas beaucoup plus malade, plus menacé peut-être, mais d'une manière qui ne le concernait pas lui-même. Je ne pouvais dire qu'il devenait étrange, mais le mot dont elle s'était servie pour moi, que j'étais moins sûr, lui convenait. Il y avait cependant autre chose, un sentiment de détresse accru, allié à plus de puissance, une répulsion à notre approche qui nous tenait à distance, nous empêchait de le regarder, mais aussi de paraître gênés de le regarder. Que toute sa personne fût un masque, ce n'était pas nouveau, je l'avais déjà pensé. Que ce masque commençât de se déplacer légèrement, laissant voir ce qu'il était, je ne m'arrêtais

pas non plus à ce songe. Mais, derrière ce corps et cette vie, je sentais par quelle pression ce qui me semblait être son extrême faiblesse cherchait à rompre le barrage qui nous en protégeait. J'avais parfois remarqué, pendant ses paroles, un rapide changement de niveau. Ce qu'il disait changeait de sens, se dirigeait non plus vers nous, mais vers lui, vers un autre que lui, un autre espace, l'intimité de sa faiblesse, le mur, comme je le disais à la jeune femme, « il a touché le mur », et le plus frappant était alors la menace que ses paroles, si ordinaires, semblaient représenter pour lui, comme si elles avaient risqué de le mettre à nu devant le mur, ce qui se traduisait par un effacement qui blanchissait ce qu'il disait au fur et à mesure qu'il se préparait à le dire. Cela ne se produisait pas toujours, mais c'est peut-être ce qui nous donnait à croire, lorsqu'il parlait, qu'il écoutait, qu'il nous écoutait encore merveilleusement, nous et toutes choses, et aussi ce qui était plus que nous, l'agitation mouvante et infinie du vide autour de nous, auquel il continuait de rendre justice.

A elle, il ne manquait pas de parler, et

elle ne manquait pas de lui parler, d'aller résolument près de lui, dès qu'elle le voyait. Ils se tenaient tous deux un peu à l'écart, dans un recoin, près du piano. Personne ne faisait grande attention à eux. Qu'elle fût si jeune, d'une jeunesse si vivante et si heureuse, et lui, un homme non pas très vieux, mais si étrangement ruiné, ce désaccord ne prêtait pas à remarque. On imaginait qu'elle remplissait un rôle officieux dont, en raison de son ancienneté, elle se chargeait volontiers et qui consistait à entretenir un air de vie autour des personnes les plus délaissées. Tout le monde savait aussi que nous étions liés. Ce lien rendait peu visibles ses autres relations amicales. Et réellement, même à mes yeux, ils disparaissaient l'un et l'autre. Je ne voulais pas être curieux de leurs rapports. Je ne m'en sentais pas exclu, je sentais au contraire que ces rapports étaient pour elle cruellement importants. Il lui fallait s'avancer toujours davantage, avec toute la liberté dont elle était capable, vers le point qu'elle s'imaginait m'avoir vu regarder, mais, pour elle, ce point était un homme comme les autres, égaré parmi des gens dont le séparaient la

trop massive certitude, les corps aux fermes limites qu'il rejetait, malgré lui, dans un passé infini. Elle me disait : « Je me sens si forte auprès de lui. C'est terrible, cette force que j'ai, c'est monstrueux. Il ne peut qu'en souffrir. Je me sens en si bonne santé, c'est répuignant, n'est-ce pas ? » Il est vrai que, peut-être seulement par contraste avec son peu de vie, nous nous sentions comme doués d'une existence accrue, augmentés de nous-mêmes, augmentés de ce que nous pouvions être, oui, plus forts, plus dangereux, plus méchants et au voisinage d'un rêve d'extrême puissance. J'éprouvais cela. J'éprouvais aussi le danger de ce surcroît de forces qui n'était en nous que par la proximité de cette immense faiblesse, qui n'était peut-être pas réellement en nous, mais restait hors de nous comme un songe pervers, une volonté de dominer, une supériorité qui venait à nous dans un rêve et nous élevait vers des sommets de vie, au moment où tout semblait aller au plus mal pour l'avenir. Et pourtant, je les laissais l'un et l'autre. Je jouais, tandis qu'elle s'enfonçait dans son recoin. Je me dissimulais moi-même derrière le jeu, oubliant volon-

tairement à quelle épreuve l'exposait ce tête-à-tête dans la solitude. Je ne suis pas sûr qu'elle ne m'en ait pas fait intérieurement le reproche, et cette parole qu'elle me dit tout à coup sans cause : « J'ai l'impression que je mourrai dans un mouvement de colère folle contre vous », peut-être était-elle destinée à me montrer la blessure qui lui était faite. Elle me disait aussi : « J'ai rêvé que j'étais dans une espèce de savane, attachée à un pieu. Au-dessous de moi, sous une mince couche de gazon, il y avait une fosse qu'en me penchant j'apercevais vaguement, probablement par une fissure. C'est un piège, me disais-je, une fosse pour prendre les bêtes. En regardant cette fosse avec plus d'attention, j'eus le sentiment que quelqu'un s'y trouverait déjà, immobile, d'une immobilité et d'un silence particuliers qui m'ont fait alors penser à vous. Vous étiez donc déjà tombé dans le piège ? Que faisiez-vous là ? J'étais à la fois contente et inquiète. Je vous appelais, à voix basse, parce qu'il devait être dangereux de faire du bruit, puis, comme vous n'entendiez pas, j'appelai un peu plus haut, un peu plus souvent, quoique d'une manière qui me

paraissait encore très silencieuse, mais c'était probablement trop fort, cela dut attirer quelque chose de menaçant dont je commençai de percevoir, non loin de là mais derrière moi, les mouvements, et l'impossibilité où j'étais, à cause de l'attache, de me retourner pour voir ce qui arrivait, me causait autant de colère que d'angoisse, mais tout de même aussi une folle angoisse. » Colère et peur. Et pourtant, quand elle me raconta le rêve, ce fut joyeusement, avec le plaisir de l'avoir rêvé, elle qui jusqu'alors ne rêvait presque pas et seulement des images sans dessin et sans histoire dont son réveil était vide. « J'ai peut-être appris à rêver maintenant. » Ainsi entra-t-elle dans la phase adulte du danger.

Je ne puis nier que cet intérêt qu'elle lui montrait, me touchait, me troublait, m'excitait, puis me blessait. Quand elle disait que je l'avais poussée vers lui, c'était probablement vrai, mais ce n'était pas vrai non plus ; il l'avait lui-même attirée à travers moi, il lui avait fait signe, non pas à mon insu, mais pourtant sans mon entente. Dès mes premiers jours avec elle, j'avais été frappé des sentiments impitoyables dont

elle était capable. Quelqu'un qui mourrait difficilement, elle le repoussait avec dégoût. Il y avait même une limite dans la maladie où son amitié cessait ; elle disait que, lorsque pour elle les choses commenceraient à aller mal, elle fermerait sa porte à tout le monde. « A moi aussi ? » — « A vous, à vous d'abord. » Ce n'était donc pas la pitié qui la liait à lui, ni le désir de l'aider, de lui être utile dans cette espèce d'éloignement où il pouvait sembler qu'il demandait secours, simplement parce qu'il ne demandait ni ne donnait rien. Je lui disais : « Il est à toute extrémité, il est abominablement bas. Cela ne vous est pas désagréable ? » — « Si. » La franchise de ce oui aurait dû me retenir d'aller plus loin. Il lui faisait donc horreur, pourquoi ne cessait-elle pas de le voir ? pourquoi s'occupait-elle tant de lui ? « Je le vois très peu. » Mais elle savait bien qu'elle avait avec lui un rapport que les autres n'avaient pas, il ne descendait que pour elle, il ne parlait encore qu'à elle, est-ce qu'elle ne s'en rendait pas compte ? « Je ne sais pas. Quand vous m'interrogez ainsi, je ne puis pas répondre. » — « Je vous en prie, lui dis-je. Vous avez toujours

été lucide, vous avez toujours réussi à voir clair en vous-même. Vous ne voulez pas commencer à essayer de vous tromper. » Elle était devant moi, debout, et moi aussi debout. Une sorte de froideur montait en elle, semblable à cette colère silencieuse dont j'avais déjà surpris les mouvements lorsqu'il m'arrivait de lui montrer un peu d'indifférence ; elle s'en apercevait aussitôt : la moindre usure de mon désir de la voir faisait d'elle une présence fermée sur laquelle il y avait peu de prise. Mais, cette fois, c'est la froideur de la pensée que je sentais s'élever jusqu'à cette parole qu'elle dit très vite, avec un frisson d'intimité : « Je n'ai avec lui aucun rapport d'aucune sorte. C'est cela qui doit m'occuper tout entière. » — « Eh bien, lui dis-je, comment allons-nous nous en tirer maintenant ? »

Mais elle restait persuadée que c'était avec moi qu'il aurait voulu nouer des relations d'amitié. Le mot amitié n'était pas celui dont elle se servait, ou elle me le renvoyait si je lui disais avec légèreté : « Il est votre ami. » — « Il voudrait être le vôtre. C'est à vous qu'il songe. » Il y avait eu une courte période où j'aurais pu parta-

ger cette impression. Sans doute, lorsqu'il me vit à nouveau, après mon retour et après qu'il eut recommencé de sortir de sa chambre (à la surprise générale : il avait passé pour perdu), je ne pouvais attribuer qu'à sa grande politesse le souci de me reconnaître qu'il avait montré. Comme à un convalescent, et visiblement il n'en était pas encore un, tout ne pouvait lui paraître que flou, et les gens des ombres, les paroles une rumeur qui se précipitait dans les oreilles. Qu'aurions-nous pu nous dire ? Et pour moi, qu'était-il ? « Le professeur. » De lui, j'avais gardé ce surnom qu'elle lui avait donné, auquel il semblait bien étranger, lui si loin de toute parole savante, et toutefois cela paraissait juste aussi : il était usé — par le temps ? par l'épreuve d'un bonheur, d'un tourment inconnus ? — comme celui qui sait peut l'être par le savoir. Je le soupçonnais d'être sans mémoire de lui-même, presque sans pensée, comme s'il avait réussi, pour éviter la souffrance qu'il y avait pour lui dans toute réflexion, à se tenir un peu en retrait, n'accueillant que les rares images que nous lui donnions par hasard et qu'il élevait

doucement en nous, avec précaution et pourtant par un mouvement inflexible, à une dure vérité sur nous-mêmes. Mais cela n'établissait aucun lien entre lui et nous, encore moins entre lui et moi. Le sentiment qu'il ne regardait personne en particultier, que ses yeux si clairs, si pâles, d'un gris d'argent, ne distinguaient en nous que nous et, en nous, le plus lointain de nous-mêmes, ne me vint que plus tard comme une image rassurante, et il se peut que ce fût tout le contraire. J'ai des raisons de croire qu'il ne voyait qu'un seul de nous, non pas nous tous comme un seul, mais un être unique dont il attendait peut-être, en effet, un peu d'amitié, peut-être un secours plus immédiat, peut-être rien que l'aveu, l'aveu sans réserve qui mettrait fin à tout.

Un ami : je n'étais pas né pour ce rôle, je pense qu'il m'en était réservé un autre que je ne puis encore reconnaître. Celui de le nommer ? de le maintenir et de me maintenir sous l'approche de ce nom ? Je ne le croirai pas ; cela n'est qu'un reflet qui un instant colore la vitre sur laquelle il se joue. Le nom même nous sépare. Ce

serait une pierre jetée éternellement vers lui pour l'atteindre là où il est, que peut-être il sentirait déjà s'approcher à travers les temps et les temps. Est-ce là le geste d'un ami ? Est-ce cela, l'amitié ? Est-ce ce qu'il m'est demandé d'être : une pierre pour lui, en l'obligeant à se reconnaître sous un tel nom, en l'y attirant comme dans un piège ? Peut-être pour l'y prendre vivant ? Mais qui suis-je alors ? Qui veille avec moi, auprès de moi, comme sous un autre ciel ? Et s'il est ce que je sais de lui, ne suis-je pas entièrement abandonné de moi ?

Qu'est-ce donc qui l'égaré ? Que cherche-t-il de mon côté ? Qu'est-ce qui l'a attiré ? Ce quelle est pour moi ? Ce « nous » qui nous tient ensemble et où nous ne sommes ni l'un ni l'autre ? Quelque chose de trop fort pour l'homme, un bonheur trop grand dont nous ne savons rien ? Peut-être lui est-il donné de respirer auprès de tout homme très heureux, peut-être est-il le souffle qui se mêle au désir, peut-être passe-t-il par l'instant qui brise les rapports et confond le temps ? Peut-être est-il derrière chacun de nous, celui que

nous voyons quand vient la fin et qui se nourrit de ce moment de paix et de parfait repos qui nous atteint alors, qu'il nous dérobe : non, que nous lui accordons librement, parce qu'il est trop seul, le plus infortuné et le plus pauvre des hommes ? Mais peut-être n'est-il que moi-même, depuis toujours moi sans moi, rapport que je ne veux pas ouvrir, que je repousse et qui me repousse.

Qu'il y ait eu une courte période, peu après mon retour, peu après le sien, où je le vis tel qu'il était, sous le couvert de mon inattention, et comme au présent, pareil aux autres, seulement un peu séparé d'eux par le désir d'être oublié, par l'étonnement de se voir là et de le savoir, je cherche aussi à m'en convaincre. Il me parlait alors plus directement. Il semblait mettre en moi des repères : des phrases auxquelles je ne faisais pas attention, qui restaient séparées, isolées, étrangement stériles, à cause de cela froides et immobiles, comme s'il avait cherché à semer en moi des germes de sa propre mémoire, capables de le faire se rappeler lui-même au moment où il aurait besoin de se réunir en soi.

Paroles immobiles que je sens à présent, à cause de cette immobilité qui m'avertit de quelque chose, et les rend pesantes, légères ? trop légères pour celui qui, au lieu de les laisser venir à elles-mêmes, ne peut que les fixer, sans l'espace vivant où elles s'animent. Il ne me demande rien, il ne sait pas si je suis là, ni si je l'entends, il sait toutes choses, à l'exception de ce moi que je suis, qu'il ne voit et ne distingue qu'à travers la surprise de sa constante venue : un dieu aveugle peut-être. Il m'ignore, je l'ignore, c'est pourquoi il me parle, il avance ses mots au milieu de beaucoup d'autres qui ne disent que ce que nous disons, sous cette double ignorance qui nous préserve, avec un très léger tâtonnement qui rend sa présence, si sûre, si douteuse. Peut-être ne fait-il que me répéter moi-même. Peut-être est-ce moi qui, par avance, le confirme. Peut-être ce dialogue est-il le retour périodique de mots qui se cherchent, s'appellent sans fin et ne se rencontrent qu'une fois. Peut-être ne sommes-nous là ni l'un ni l'autre et, de cette absence, elle est seule à porter le secret, qu'elle nous dérobe.

Mots nus auxquels je suis livré par l'ignorance. Il serait naïf de croire qu'ils me rendent maître de lui. Il les a déposés à un certain moment, en moi, sans doute en bien d'autres, et c'est cette mémoire monstrueuse qu'il nous faut porter en commun jusqu'à la transformation dont seule nous délivrera une fin que je ne puis confondre avec la mort facile. C'est comme s'il avait caché sa vie — l'espoir qui continue mystérieusement d'accompagner sa vie — dans l'un de ces mots : un seul compte, un seul est vivant, c'est sûrement un mot auquel on ne songe pas.

Quand je pense à lui, je sais que je ne pense pas encore à lui. Attente, proximité et lointain de l'attente, croissance qui nous fait moindres, évidence qui se caresse en nous et y caresse l'illusion.

Non pas absent : entouré d'absence, nous entourant du sentiment de son absence.

Il est difficile de savoir si nous n'éparignons pas en lui quelque chose de nous-mêmes. Et s'il était notre espoir ? notre reste ? Quel sentiment étrange qu'il ait encore besoin de nous. Quelle obligation

mystérieuse de devoir l'aider à notre insu et par des mouvements que nous ignorons, peut-être l'aider à tenir sa place en tenant fermement la nôtre et sans cesser d'être ce que nous serions sans lui. Ne pas trop s'interroger, échapper à cette question qu'il nous pose sur lui, échapper à cette curiosité, dangereuse, anxieuse, simulatrice, qu'il nous donne aussi de nous. Il serait trop facile de l'exclure ou bien de nous exclure. Nécessité de lutter contre ce sentiment qu'il me donne de me changer. Il ne me change pas ! Il ne me change pas encore !

Pourtant ma gêne en face de lui. Si, malgré sa discrétion, il me pesait à ce point, c'est qu'il manquait peut-être à sa présence tout avenir et tout ce grand avenir que je m'étais imaginé qu'il aurait dû nous représenter. Il était présent d'une manière si étrange : si complètement et si incomplètement. Quand il se trouvait là, je ne pouvais que me heurter à son effacement qui rendait son approche encore plus lourde, cruellement disproportionnée : peut-être insignifiante, peut-être dominatrice. Comme s'il n'y avait eu de lui que sa présence et

que celle-ci ne l'eût pas laissé être présent : immense présence, lui-même ne paraissait pas pouvoir la remplir, comme s'il avait disparu en elle et qu'elle l'eût absorbé lentement, éternellement, — une présence sans personne peut-être ? Mais qu'il fût là, tout me faisait un devoir de n'en pas douter : il est vrai, plus seul que je ne pouvais le concevoir, tassé par son repliement contre cette ligne invisible vers laquelle mes regards et mes pensées étaient incapables de se porter, ne pouvant la dépasser.

Sa présence et non pas l'idée de sa présence. Il me semblait que cette présence détruirait toute idée d'elle-même, que je ne pourrais même pas avoir d'elle une fausse idée. C'est pourquoi elle était si sûre, d'une certitude lisse, surface à laquelle manquaient l'âpreté et la rudesse auxquelles j'aurais préféré me heurter.

Peut-être le voyais-je sans m'imaginer le voir. D'où la certitude, mais presque privée du sentiment et de l'illusion de la certitude. Croissance en lui de quelque chose qui se développe dans toutes les directions. Je sentais cela : une croissance silencieuse, poussée immédiate et démesurée vers l'in-

térieur, vers l'extérieur. Mais je ne sentais pas moins que lorsqu'il était là, il n'était que là, tout entier et nulle part ailleurs, comme dans un endroit qui, à cause de cette affirmation exclusive, faisait corps avec lui. Je crois que je n'avais jamais pu le penser absent, et si j'éprouvais, à imaginer qu'elle aurait pu aller le voir dans sa chambre, un tel sentiment de refus, c'est que peut-être était-ce le seul endroit où il me fallût lui attribuer un peu d'absence. Qu'il fût là seul, souffrant, peut-être mourant, je ne pouvais aller à la rencontre de cette idée, encore moins supposer qu'elle pourrait franchir cette limite de la réputation et faire réellement ce que je ne pouvais m'imaginer pouvoir être fait. Il n'y avait là rien de fantastique : au contraire, je ne sais quelle dure simplicité, un dénuement sans fantaisie, le refus de tout ce qui pouvait flatter l'imagination et même l'angoisse ; une angoisse sans angoisse, une décision trop simple et trop pauvre pour pouvoir être approchée, approche de ce qui est sans approche. Un être qui ne fût plus imaginaire en rien, unimaginable, c'est bien cela que je craignais, avant tout, de voir

surgir auprès de moi, à la limite de moi. L'idée la plus angoissante : il ne peut pas mourir, faute d'avenir.

Idee dont je perçus aussitôt qu'elle me concernait directement, que j'en étais responsable et qu'il me faudrait, à un certain moment, lui faire un sort, mais qui me parut aussi prématurée. Pourtant, je ne l'oubliai pas. Elle demeurait là, sans usage, la pointe toujours tournée vers moi.

Sa solitude, celle de quelqu'un qui n'a plus la place de se tromper sur lui-même. Il ne peut plus que se souffrir, souffrance qu'il ne pouvait pourtant pas souffrir. Et c'était peut-être la raison pour laquelle il essayait de la supporter en nous, dans la pensée de nous-mêmes, vers laquelle il s'efforçait de se retourner et de revenir, par un mouvement effrayé, incertain, effrayé, dont je sentais qu'il ne s'accomplissait pas réellement. Il était là, tout entier, et pourtant personne qui fût moins lui-même, qui donnât moins la certitude d'être lui-même, quelqu'un d'absolument insuffisant, sans appui sur soi, ni sur rien d'autre, sans même cette plénitude de souffrance qu'on perçoit sur certains visages lorsqu'un

instant, par on ne sait quelle grâce de l'être, la souffrance la plus grande est contenue et supportée. Pourquoi alors s'imposait-il à ce point ? Comment était-il présent, de cette présence simple, évidente auprès de nous, mais comme sans nous, sans notre monde, peut-être sans aucun monde ? Et cette certitude qu'en lui croissait quelque chose d'effrayant dans toutes les directions, surtout en arrière de lui, par une croissance qui ne diminuait pas sa faiblesse, qui était croissance à partir de la faiblesse sans limite. Pourquoi une telle rencontre ne m'avait-elle pas été épargnée ?

Etrange douleur, dès que j'essayais de me le figurer dans cette chambre dont je savais que si ma pensée me dé tournait, c'est qu'il n'y faisait rien que mourir. Douleur, elle est peut-être seulement dans ma pensée, pensée douloureuse qui me fait penser par la pression de je ne sais quelle souffrance, toujours le même poids, toujours la même limite non franchie. Est-ce qu'il attend ? Est-ce qu'il sait qu'il meurt et que celui qui meurt est en contact avec un avenir infini ? Douce et tendre pesée, patience où il se presse contre lui-même, traversé

par lui-même, silencieuse immobilité à laquelle moi aussi j'ai part, — et tout à coup le sentiment qu'il se retourne, que l'immobilité en lui se retourne, vision si pressante et si instante que je ne pouvais douter qu'elle ne répondît à un mouvement véritable, comme si, à cet instant, il était tenté par l'illusion du cercle, revenant vers nous comme vers son véritable avenir pour qu'à nouveau il pût espérer mourir en avant de lui-même. Et pourquoi me fallait-il résister de toutes mes forces à ce mouvement ? Pourquoi l'éprouver comme une menace tournée contre nous ? Est-ce à cause de la pesanteur de ma propre vie ou bien par l'appréhension d'un danger plus vaste ? Ebranlement de toute l'immobilité, tous mes rapports un instant changés, quelque chose de brusque, de violent, d'insensible, qui, même non accompli, s'accomplit, de sorte qu'au lieu d'être à l'intérieur — enfermé, protégé — d'une sphère, j'en forme la surface, surface finie et peut-être sans limites. Vision qui me saisit de surprise : de terreur et de délices. Lui serais-je encore plus extérieur qu'il ne l'est à moi ? Me serait-il donné de l'embrasser

par la limite que j'aurais à former autour de lui et qui l'envelopperait, l'ensermerait et, si je tenais bon, finirait par l'enfermer ? La conséquence est vertigineuse. Elle l'est trop. Le retournement, une fois achevé, laisse se rétablir l'équilibre, me laisse seulement sur la dangereuse impression que, loin de me ramener à un centre, ma possibilité de sentir et de voir est répartie en cercle, nappe de lumière étonnamment tenue, rapide ou immobile, qui tourne autour de l'espace, à moins que celui-ci n'accomplisse une sorte de révolution.

Le sentiment d'être sa limite demeurerait donc, mais une limite très partielle, une portion infime qui travaillerait obscurément à le borner de toutes parts.

Nécessité de ne pas le laisser se séparer de nous. Il ne faut pas qu'il nous considère comme si nous n'étions pas vraiment là. A tel moment, il me semblait d'une obligation brûlante de lui faire sentir notre proximité, la vie en nous, la force inépuisable de la vie. Et aussi, pour nous, de ne pas douter de son droit à être là, familier, inaperçu, amical. Mais la pensée qu'en lui nous étions morts depuis longtemps était

souvent la plus forte : non pas sous cette forme précise qu'il eût été presque facile d'accueillir, mais sous ce reflet que je lisais avec incertitude, avec ressentiment, sur nos visages, qu'alors, nous aussi, nous avions laissé périr en nous ce qui aurait dû prendre appui sur nous, non seulement nous-mêmes, mais l'avenir de nous-mêmes, tous les hommes et aussi le dernier. Pensée qui ne se laissait pas encore penser.

Tentation de nous laisser, sous son regard, disparaître et renaître en une puissance sans nom et sans visage. Je pressentais cette puissance, je suivais cette force d'attrait, je voyais les signes de cette étrange qui s'efforçait de prendre notre place, à laquelle nous prétions cependant encore un aspect humain. Peut-être était-ce l'espace qu'il y avait entre nous et lui qui me paraissait comme rempli d'un être sans dessein et sans vérité, existence vague et chose pourtant vivante, toujours capable de prendre vie en nous et de nous changer en de tout autres êtres, seulement semblables à nous-mêmes. J'avais cette crainte de n'être plus que semblable à moi et, plus encore, d'avoir, pour elle et pour moi, cette

force et ce doute du regard lointain qu'il avait dirigé de notre côté.

Distance morcelée, compacte : quelque chose de terrible sans terreur, une froide et sèche animation, une vie raréfiée, enchevêtrée et mouvante qui était peut-être partout, comme si en ce lieu la séparation eût pris vie et force, en nous obligeant à ne nous voir que distants et déjà séparés de nous. Ces cris ici, cette aridité du silence et des paroles, ces plaintes impitoyables qu'on entendait sans y prendre garde et qui ne désiraient pas être entendus. Cela croisait sans s'accroître, être dont la vie eût consisté à grandir en se raréfiant, à se développer en s'exténuant, à interrompre invisiblement les rapports en les laissant tels quels. Et l'impression que nous nous trompions en nous donnant inutilement le change, par une fausseté qui n'était pas réelle fausseté, comme si nous n'avions eu que l'aspect de ce que nous paraissions être. Mouvement de séparation, mais d'attrait, par lequel les visages semblaient rendus attirants, attirés les uns par les autres comme pour former, ensemble, l'avenir d'une tout autre figure, nécessaire et

impossible à figurer. Pourtant, sa présence. Je ne dirai pas que je m'en souvenais. L'on ne peut pas se souvenir d'un être qui n'est que présent. Mais, contrairement à ce qu'il m'avait semblé quelquefois, je ne l'oubliais pas non plus : l'oubli n'a pas de prise sur la présence.

Peut-être ne cessions-nous de nous observer l'un et l'autre. Debout là-bas, près de la fenêtre, et regardant — mais est-ce qu'il regarde ? s'il regarde, où va son regard ? — il peut sentir mon approche, vague, intense, mon impatience, ma sollicitation secrète, de même que je sens sa froideur, sa limite décidée. Jadis, j'avais eu cette crainte de ne pas me montrer à sa mesure ou simplement de le décevoir en lui opposant un homme à travers l'esprit duquel il passerait sans s'en apercevoir et sans laisser de traces. Mais, maintenant : glissant, immobile, m'arrivant par mon effort, me provoquant dans ma certitude pour l'empêcher de se retourner. Quand je l'aperçois ainsi, il est différent de ce que je m'étais attendu à reconnaître de lui : plus jeune, avec surtout une expression juvénile d'interrogation qui paraît masquer

son vrai visage. Les sentiments que je lui prête sont comme détachés de sa figure, extérieurs à ses traits, jouant seulement avec eux, et c'est peut-être pourquoi la souffrance que j'appréhende par un contact fugitif, est un second ou un troisième visage qui lui donne cette apparence de n'être réel qu'à une distance que je ne veux pas franchir. Je suis arrêté d'une manière sensible par cette souffrance, et lorsque je lui parle, je ne fais rien d'autre que d'essayer de m'en tenir à l'écart. Du moins, je ne me suis pas trompé sur l'extrême facilité de sa présence. Manifestement, il est plus près de moi que je ne suis près de lui. On dirait que je m'interpose encore entre lui et moi par un défaut d'attention qui ne réussit pas à créer la transparence nécessaire. Que je devienne attentif, et je sens que je répondrai plus sensiblement à son attente. Quand je lui parle, et pour peu que certaines de mes paroles participent à ce genre d'attention dont je ne suis pas moi-même capable, je vois bien qu'il pourrait se passer quelque chose : que la souffrance, ou ce que j'appelle ainsi, au lieu de demeurer à l'écart de lui et, au plus, à la surface de son visage,

pourrait se retourner pour le pénétrer et peut-être en remplir le grand vide, perspective dont j'éprouve une crainte qui aussitôt arrête tout.

En dehors de ces crispations fugitives, il est extrêmement tranquille. C'est un homme peut-être entièrement superficiel. De là cette ressemblance qu'il a avec ce qu'il est et aussi l'air de simplicité que je lui découvre par instants. Ce qu'elle m'avait dit un jour : qu'on pourrait lui faire mal, mais qu'on ne pouvait lui faire du mal ; — et ce mal innocent m'avait paru plus léger, plus inoffensif. Mais est-ce que ce mal en dehors du mal ne serait pas le pire ? Ne serait-ce pas ce qui lui donnait cet air de simplicité auquel il était nécessaire d'échapper ? N'était-ce pas de cela que j'avais besoin de me protéger par l'impression que je m'en souvenais, que j'y étais présent, mais dans un souvenir ? C'était présent, et cependant passé, et non pas un présent quelconque, c'était éternel et cependant passé. Souvent j'entendais cet avertissement : « Là où tu es, tu dois te conduire avec d'autant plus de vérité, avec un souci d'autant plus pur d'une conduite juste que tu

crois, peut-être à tort, avoir perdu tout rapport avec une affirmation vraie. Peut-être n'es-tu que dans une zone moyenne où tu appelles imposture ce que tu ne peux regarder. Peut-être n'es-tu encore qu'à la surface et dois-tu descendre beaucoup plus bas, mais cela exige..., cela demande... » — « Non, n'exigez pas de moi..., ne me demandez pas... »

Qu'elle cherchât à apaiser en moi un savoir qu'elle ne partageait, ni ne repoussait, mais avec lequel elle ne se sentait pas liée réellement, peut-être. Moi-même, je ne me sentais pas lié avec ma vue des choses et moins encore désireux de l'y soumettre. Je ne la suivais pas non plus aveuglément en tout ce qu'elle semblait chercher à faire ou à me faire faire. Souvent je pensais qu'elle s'égarait, que les rapports qui se nouaient entre eux l'exposaient à un mourvement trompeur dont j'avais éprouvé l'insinuation et dont je ne pouvais espérer qu'elle fût préservée. Je le sentais, même au début, quand il parlait à la manière des livres, racontant de sa vie des événements empruntés, précis, trop précis, comme s'il avait voulu laisser de lui-même une preuve.

C'est à sa ville natale qu'il aimait faire allusion, une grande ville qu'on situait dans l'Est, cité impressionnante, aux constructions qu'il décrirait minutieusement, comme pour les édifier devant nous, avec une passion dont j'attendais qu'elle nous révélât quelque chose d'extraordinaire. Mais il ne s'agissait que de maisons semblables aux nôtres, auxquelles il s'intéressait avec la surprise de quelqu'un qui les aurait découvertes dans ses paroles mêmes. Pourtant j'étais frappé par le caractère étrange de cette ville que traversait un grand fleuve desséché, avec des rues qu'il parcourait au milieu de la foule agitée de passants toujours en mouvement : il y avait, disait-il, une intense circulation, un va-et-vient qui ne s'apaisait pas la nuit, comme si tout le monde avait toujours été dehors, attiré par le plaisir de s'écouler sans trêve, d'être une foule et de se perdre à nouveau dans une plus grande foule. Il s'exaltait à ce souvenir. « Cela devait être très bruyant ? » — « Non pas bruyant, mais une rumeur profonde, basse, comme souterraine, presque calme. Oui, merveilleusement calme. » Dans cette ville, il cherchait à nous attirer

en l'élevant autour de nous avec les images que nous en possédions déjà. Il nous y attirait, mais doucement, nous la montrait telle que nous la reconnaissions à peu près comme nôtre, nous, habitants des grandes villes et des grands pays : la plus familière que nous pussions imaginer et pourtant, du moins pour moi, tout imaginaire, terriblement irréelle, atrocement douteuse, uniquement construite par lui pour dissimuler sa propre irréalité, pour se donner parmi nous une terre natale, un bel horizon de pierre et un beau ciel de fumée. Plus qu'étrange : familière et trompeuse et rendant fausses — pas exactement fausses, sans fondement, sans fondation — les images du monde qui nous était le plus proche. Cela ne me causait d'abord qu'un peu de gêne, un léger agacement, mais tout de même plus qu'une souffrance, un tort grave, la conscience, tout auprès de mes souvenirs, d'un voisinage de faiblesse et de pâmoison qui me doublait moi-même : oui, comme si j'avais eu, pour voisin, mais toujours éveillé, un profond évanouissement qui se serait souvenu de moi pour me déraciner de moi-même. Souffrance qui s'exerçait d'autant

plus contre ma personne qu'un sentiment fort — était-ce cela, l'amitié ? — m'empêchait de rien dire qui pût le mettre en difficulté. Au contraire, je ne manquais pas d'aller à son secours dès qu'une question risquait de l'atteindre. Et peut-être est-ce cette souffrance, ce besoin de le couvrir, de ne pas le rendre à l'exil en le chassant d'une telle image de nous-mêmes, qui m'a aussi donné l'impression que tout cela, cette ville, ce séjour, c'est nous qui en parlions et c'est lui qui nous écoutait en parler, de cette manière passionnée où il était rendu justice à nos efforts.

Dans cet espace où, peut-être sous le voile de nos propres paroles, nous nous rassemblions en face de lui, j'avais la conviction qu'elle pénétrait plus sérieusement que nous tous. Elle avait quitté une grande ville depuis plus longtemps et plus jeune qu'aucun de nous. Elle ne se rappelait que de très loin ce monde bruissant où se déversait sur la petite fille qu'elle était une puissance merveilleuse de fête, les cinémas où l'obscurité était plus vivante que les images, et surtout la beauté des foules, la force dressée, immensément

droite, des surfaces de pierre qui formaient l'essence auguste de la rue par où s'écoulait une vie insaisissable et inhumaine, attirante comme celle des ombres. Il lui fallait donc remonter plus loin en elle-même pour rencontrer les images dont elle avait besoin, et ces images, moins fixées, plus proches des sources que les nôtres, semblaient la conduire plus loin encore : là-bas, comme dans un autre passé où nous allions plus vite, où il semblait que, les uns auprès des autres, nous nous glissions plus furtivement ; vers quel lieu ? pourquoï cette hâte ? Mais, si je l'interrogeais, je voyais bien que, pour elle, cet espace que ne voilaient pas les souvenirs, se montrait au plus près de sa vérité, sans fable, sans travestissement et peut-être sans même qu'elle en eût conscience : non, elle ne réfléchissait pas, n'imaginait pas, se détournait au contraire de toutes les rêveries imaginaires, détestant avec une sorte de colère la pauvreté des hommes qui cherchent à se tromper en inventant misérablement des merveilles.

Était-ce par ce même instinct véridique ? Était-ce par angoisse ? Quand j'essayais de

l'interroger, je ne remarquais pas moins combien elle avait à cœur de laisser hors d'atteinte l'endroit où nous vivions. Il était, pour elle, une base sûre. Elle s'y fait. Elle ne le quitterait que pour descendre au village voisin. Parfois, dans les promenades, l'on s'avancçait vers la montagne d'où l'on pouvait voir, très loin, la mer, comme un mince horizon qui montait dans le ciel et se confondait avec lui. Cette confiance ne signifiait pas qu'elle mettrait, dans le mode de vie qui était le nôtre, cette aveugle foi que presque tous entretenaient ici. Elle était libre de telles illusions, elle ne croyait pas qu'elle sortirait jamais de ce lieu, peut-être ne le désirait-elle pas, peut-être désirait-elle rassembler dans ce cercle étroit, au delà duquel il n'y avait que les pâles figures de ses parents, de sa sœur — qui vivait dans le monde comme à sa place — tout ce qu'elle avait de croyance et de certitude. C'est par là qu'elle était unie à ce lieu par une entente presque effrayante. Tout ce que nous avons de rapport avec le vaste monde, et cette vie qu'un univers ne réussit pas à contenir, elle l'avait concentré dans ce seul lieu, plus ferme pour

elle, plus solide que les villes et que les patries, plus varié aussi et même plus étendu à cause de ces vides que de temps en temps l'un ou l'autre, en disparaissant, creusait à un niveau plus ou moins profond. L'on pouvait bien l'appeler la reine du lieu ou lui donner d'autres titres dont elle était naïvement fière. J'étais seul à ne pas l'aimer dans ce rôle qu'on lui faisait jouer, à le lui dire, et qu'elle me plaisait à cause de sa liberté, parce qu'elle était jeune et vivante, que je l'enlèverais à cet endroit auquel elle n'était pas consacrée comme à un lieu conventuel. Ne désirait-elle pas en sortir ? Ne voulait-elle pas voir d'autres choses, de vraies rues, des foules de gens ? « Si, disait-elle, beaucoup de gens. » Mais elle ajoutait : « Vous ne m'avez vue qu'ici. Comment savez-vous si ailleurs je vous plairais ? » Et elle ajoutait encore : « Vous avez peut-être tort de me dire ces choses. C'est par de tels rêves que les gens se perdent ici. » — « Et moi ? » — « Vous, je ne sais pas. Je crois que je vous empêcherai de partir, je vous retiendrai aussi longtemps qu'il le faudra. »

C'est peut-être à la longue seulement

que je reconnus de quelle solide réalité, auprès d'elle, étaient les choses, le cercle des choses, le grand bâtiment central où nous demeurions, les annexes avec leurs dispositions techniques, le petit parc, le bruit des fontaines, chaque chambre, le couloir toujours éclairé par une lumière blanche, les pas au dehors écrasant le gravier, les voix professionnelles, les voix vagues et humbles du troupeau, et même l'air que nous respirions, cet air particulier, vif, léger, perfide aussi, comme une force cherchant à brûler joyeusement en nous des parcelles de vie ignorées. Quand elle était là, je ne dirai pas que ce monde fût plus sûr : plus naturel, plus fermé, à la manière d'un cercle se rassemblant toujours plus sur son centre, sur le point obscur qu'était son centre. Là où elle se tenait, tout était clair, d'une clarté transparente et, certes, cette clarté se propageait bien au delà d'elle. Quand on sortait de la chambre, c'était toujours aussi tranquillement clair ; le couloir ne risquait pas de s'effriter sous les pas, les murs restaient blancs et fermes, les vivants ne mouraient pas, les morts ne ressuscitaient pas, et plus loin il en était

de même, c'était toujours aussi clair, moins tranquille peut-être ou au contraire d'un calme plus profond, plus étendu, la différence était insensible. Insensible aussi, quand on s'avancçait, le voile d'ombre qui passait par la lumière, mais il y avait déjà de curieuses irrégularités, certaines places étaient repliées dans l'obscurité, privées de chaleur humaine, infrequentables, alors que tout à côté brillaient de joyeuses surfaces de soleil. Ainsi, dans le parc se dressait une chapelle où personne n'aimait à entrer. Les fidèles préféraient se rendre à l'église du village. Un jour, j'avais pénétré avec elle dans cette chapelle qu'elle considéra avec une extrême surprise, apparemment sans malaise, mais l'étonnement qui l'envahit et l'enveloppa l'aurait fait tomber, si je ne l'avais ramenée au dehors. Était-ce le froid, le rappel des choses de la mort qui, pourtant, dans d'autres cas, la gênaient à peine ? Elle trouva cette raison : c'était comme imaginaire, on ne pouvait que s'y trouver mal. Il y avait donc, même pour elle, des points où elle n'était plus aussi sûre et où elle se sentait dangereusement éloignée d'elle-même. Et plus loin encore ? Là où

s'étendait le libre pays, où il n'y avait plus de cercle, où les rues, les maisons étaient dispersées dans une brume d'automne, où l'obscurité ressemblait à un jour fatigué ? Plus loin que le village, la montagne, l'horizon qui était la mer ?

Je pensais parfois que l'attrait qu'il éprouvait pour elle venait de la sécurité qu'elle pouvait lui garantir. Là où il la rencontrait, dans le recoin près du piano, il n'y avait plus seulement un séjour d'images et une terre de souvenirs, mais vraiment un îlot solide, une cellule à leur mesure, assez étroitement fermée pour échapper à la pression formidable de l'univers vide et du temps disparu. C'est cela qui, pour moi, rendait si angoissante leur rencontre, plus secrète qu'aucune autre. Comme s'ils s'étaient enfermés dans un instant inviolable, propre à eux seuls, sorte de sarcoophage dressé dont la cloison supérieure était sa vie à elle, son corps que j'y voyais sculpté avec ses reliefs vivants et qui arrêtaït la dangereuse poussée de nos vies à nous. Elle était là, comme une calme gardienne, veillant et surveillant le vide, fermant scrupuleusement les issues, porte, belle porte

de pierre qui nous protégeait de sa faiblesse et le protégeait de notre force. Gardienne, que gardes-tu ? toi qui veilles, que surveilles-tu ? Qui t'a établie en ce lieu ? Pourtant, je dois l'avouer : quand je les regardais, ce qui me frappait, c'est ce qu'il est raisonnable d'appeler leur gentillesse, leur double vérité enfantine. Peut-être est-ce cette légèreté qui les isolait de nous, légèreté qu'elle ne tenait pas directement d'elle-même, qu'elle recevait de lui, comme je l'observais sans amertume mais avec l'impression que c'était par là qu'il l'attrait et se liait à elle, d'un lien si léger qu'elle ne voyait que l'absence de lien, ne s'apercevant pas qu'il ne parlait plus qu'à elle et ne regardait personne qu'elle. Elle disait au contraire qu'il ne la regardait pas souvent et jamais en face, mais un peu de côté, « vers vous, je le sens », — et peut-être, en effet, une ou deux fois, j'avais cru surprendre, me cherchant, un regard fatigué, mais qui, lorsqu'il vous avait trouvé, ne vous lâchait plus, à cause peut-être de sa fatigue ou simplement parce qu'il ne vous regardait pas. Si je lui demandais : « Cela ne vous gêne pas, quand il vous regarde ? »

— « Non, j'aime son regard, c'est peut-être ce qu'il a de plus beau. » Je me récriais : « Vous le trouvez beau ? » Question sur laquelle, avec le souci d'exactitude qu'elle abandonnait rarement, elle réfléchissait : « Je pourrais le trouver beau. » — « Mais il est affreux, il a un visage d'enfant vieilli, pas même vieux, sans âge, atrocement dénué d'expression, et son ridicule pince-nez ! » Elle m'écouterait avec un sérieux réprobateur : « Il ne le porte pas toujours. Il n'y voit presque plus clair, vous savez. Quand il l'essuie d'un geste précautionneux, on aperçoit combien il tremble, mais il le dissimule, il ne veut pas qu'on le croie aussi malade. » — « Vous le plaignez. Au fond, vous avez pitié de lui. C'est parce qu'il a l'air si malheureux que vous vous intéressez à lui. » Elle répondait avec indignation : « Mais il n'est nullement malheureux, comment pouvez-vous dire cela ? Je n'ai pas pitié de lui, il n'a pas besoin de pitié. » — « Il est donc heureux ? » — « Non, il n'est peut-être pas heureux non plus, pourquoï posez-vous de telles questions ? » Je lui demandais encore : « Vous le trouvez donc beau ? » — « Oui, je le

trouve très beau, parfois extraordinairement beau. » Et elle ajoutait : « Son sourire est merveilleux. » — « Il sourit ? » Oui, il souriait, mais il fallait être très près de lui pour s'en apercevoir, « un sourire léger, qui ne s'adresse sûrement pas à moi : c'est peut-être sa manière de regarder. »

Quand elle me parlait ainsi — et, au début, c'était rare, mais ensuite bien plus souvent, par mon obstination et comme par une nécessité qui me forçait à diriger sur lui sa pensée d'une manière presque implacable dont elle souffrait, qui lui faisait dire : « Ne m'interrogez plus ; du moins, pas maintenant ; laissez-moi me reprendre » —, j'éprouvais ce trouble que j'ai dit, une sorte d'exaltation, de mystérieuse reconnaissance, presque de l'ivresse, mais aussi une blessure : non pas d'être partagé dans son intérêt — cela était juste, elle ne me frustrait en rien —, mais d'entrer avec elle et à cause de lui dans un rapport presque trop ample où je craignais de la perdre, de me perdre, dont j'avais conscience comme d'une distance infinie qui ne m'écartait pas seulement d'elle, mais de moi, et me donnait l'impression

de nous éloigner l'un de l'autre tout en nous rapprochant, en nous permettant d'être ensemble comme à travers des temps plus variés, plus riches, mais aussi plus incertains, un labyrinthe de temps où, si j'avais pu me retourner, j'aurais pressenti qu'une autre déjà me séparait d'elle, et de moi un autre, glissement qui ne demandait peut-être qu'à nous disperser joyeusement dans la sphère de l'immensité heureuse, mais que je m'efforçais de retenir par un sentiment de doute. Je redoublais donc de pensée et de surveillance. Je ne veux pas dire que je la surveillais, je la suivais plutôt, j'essayais de comprendre ses démarches, de comprendre où nous allions ainsi ensemble et si nous étions déjà deux ombres l'un pour l'autre, unis dans cette intimité de l'ombre que l'oubli ne peut plus diviser.

A la vérité, ce qui nous tourmentait le plus, c'est l'impression qu'il était menacé à un point de gravité qui ne laissait plus de place qu'à l'attente. Déjà plus d'une fois, il semblait avoir franchi le cercle des prévisions. Il aurait dû demeurer dans sa chambre, ne plus quitter son lit, il aurait dû, dans son lit, demeurer immobile.

S'il se dérobaît encore à ces mesures, ce n'était pas simple imprudence, ce n'était pas non plus preuve de forces, en tout cas pas de ses forces à lui : on aurait pu imaginer qu'il utilisait les forces de la maladie, mais ce n'était qu'un jeu de mots. Il était toujours là, mais tout de même de moins en moins là, avec un degré d'incertitude accru. A plusieurs reprises, il demeura plusieurs jours sans sortir et, une fois, bien plus longtemps. Il me semblait qu'on ne le reverrait plus. Elle ne marqua pas plus d'ingénuité et même, quand l'absence fut la plus longue, elle redevenit presque parfaitement calme. C'est en moi que l'agitation s'exprimait. Je me disais : serait-il possible qu'elle commence à l'oublier ? Et sans doute elle se souvenait de lui, elle regardait la porte en passant, elle répondait à mes questions, mais c'était comme s'il n'eût été qu'une relation de passage. Je lui demandais : « N'êtes-vous pas inquiète ? » — « Non, pourquoi ? », et je n'osais pas toujours le lui dire plus clairement, je pensais aussi qu'elle avait de ses nouvelles par les gens du service. Je ne la soupçonnais pas d'aller dans sa chambre,

bien qu'il fût dans les habitudes de rendre visite à telle ou telle personne, mais il était si isolé qu'il ne pouvait que faire exception. Sa chambre me paraissait une enclave étrangère sur laquelle nous n'avions pas droit de regard, et étions-nous assez liés avec lui pour entrer sans y être invités ? Je me représentais, je me refusais à me représenter à quel degré de faiblesse il parvenait quand il était seul. J'avais toujours eu le sentiment que nous n'aurions pas dû l'abandonner à cette solitude : pas un instant et surtout pas la nuit. J'étais sûr qu'il ne dormait pas et, moi qui dormais peu, j'avais de ses nuits une conscience minutieuse, un souci vigilant, l'impression qu'il me fallait, au moins de loin, par-delà l'espace qui nous séparait, veiller avec lui, veiller sur lui. C'est un jour que je fis allusion à cette solitude de la nuit qu'elle m'adressa cette remarque surprenante : « Mais quand il est seul, il est peut-être très gai. » Elle se tint obstinément à ce mot, elle dit — remarque que je sentis pour un instant extraordinairement juste — qu'il était l'être le plus gai qu'elle eût rencontré, d'une gaieté qu'elle ne pouvait pas tou-

jours soutenir, et je compris pourquoi elle aussi semblait quelquefois presque gaité, ce n'était pourtant pas une vraie gaieté, elle n'en portait que le reflet qu'on voyait d'autant mieux qu'il mettait sur elle le brillant d'une parure, la scintillation d'une étoffe précieuse dont on désirait s'approcher, peut-être pour l'en déshabiller.

Comme les jours passaient, et le sentiment que, cette fois, il ne se relèverait plus devenant un soupçon qui se nourrissait de chaque instant, je fus saisi par un terrible désir : celui de l'interroger. Il ne pouvait disparaître ainsi. Il n'était pas possible que cette occasion fût à jamais perdue, que l'irréparable s'accomplît, peut-être en ce moment, précisément en ce moment. A la pensée que je le manquerais, je perdais tout sentiment des limites. Je n'étais pas vraiment curieux de lui. Ce que je voulais n'intéressait pas le savoir, était bien plus fugitif. Peut-être avais-je seulement le désir humain de me rapprocher de lui. Pourrait-on le laisser à lui-même ? Et s'il était vrai qu'il se fût tourné vers moi, je ne pouvais que m'assombrir de n'avoir pas compris la vérité simple de ce mouvement. Mais c'est

surtout en la voyant si tranquille, l'esprit et la vie presque effacés de lui, que je pressentis tout à coup combien je m'en étais remis à elle par une confiance paresseuse qui m'avait rendu l'attente facile. Je m'étais dérobé. Je ne l'avais admirée dans son naturel que pour avoir une raison de demeurer à l'écart. Et, sans doute, c'était bien vrai, elle avait été merveilleuse, elle avait agi comme personne n'aurait pu le faire, et c'était vrai aussi, il se plaisait avec elle et seulement avec elle. Mais je n'en étais pas pour autant déchargé de mes rapports avec lui. Et pourquoi était-elle si tranquille ? D'où venait ce calme auquel je me heurtais comme à un espace où j'avancais dans la fièvre et l'anxiété ? Pourquoi n'y avais-je pas de part ? Pourquoi me fallait-il être d'autant plus préoccupé qu'elle l'était moins ? Pourquoi semblait-elle l'oublier ? Pourquoi ce qui était oubli pour elle se pressait-il en moi comme une pointe fine qui me forçait à me souvenir ?

Une nuit, j'eus le sentiment, peut-être parce que je m'étais endormi longtemps et profondément, qu'il se trouvait au plus mal. Je me réveillai avec cette certitude.

Je dus le lui dire dans l'inconscience du réveil. Comme elle ne répondait pas, j'allumai la lampe. Elle était presque assise, baissant la tête sous la lumière et étreignant ses genoux comme elle aimait à le faire. Elle se tenait tout au bord, resserrée sur cette limite par une contrainte d'animosité. Le plus étrange pour moi, c'est qu'elle fût ainsi éveillée comme une personne qui l'était manifestement depuis quelque temps. Quand il lui arrivait de ne pas dormir, elle me disait aussitôt : « Je ne dors pas », d'une petite voix désespérée, tant la disparition du sommeil lui semblait un incompréhensible malheur ; elle disait du reste avec simplicité qu'il n'y avait rien de plus triste au monde que de dormir seul, et il fallait des nécessités très précises pour qu'elle passât toute une nuit dans sa chambre, là-bas, à l'endroit où tournait le couloir. Je ne pus que lui dire : « Mais qu'avez-vous ? » Elle baissait toujours la tête. J'étais aussi surpris et plus effrayé de la voir éveillée de cette façon en pleine nuit que si, à mon réveil, je ne l'avais pas retrouvée auprès de moi. Peut-être, ayant eu peur, m'avait-elle appelé ; moi qui dor-

mais profondément, je ne l'avais pas entendue, et elle en avait conçu une de ces colères silencieuses qui la refermaient sur elle-même, d'où l'on ne pouvait la tirer que par hasard : par un geste, un mot, une attention ou même une distraction qui la touchaient sans qu'on pût savoir pourquoi ni qu'on pût le prévoir. A cet instant j'étais trop agité pour découvrir comment la ramener de mon côté. Je ne trouvais à dire que ces mots : « Qu'avez-vous ? qu'avez-vous ? » qu'elle détestait : « Comment pourrais-je dire ce que j'ai, quand vous m'interrogez avec ces petits mots ? » Mais cette fois elle ne répondait pas, elle se contractait visiblement comme pour échapper à un contact affreux. Je lui demandai si elle avait fait un mauvais rêve, si elle avait entendu un bruit insolite et, pensant de nouveau à mon pressentiment, j'essayai de lui dire quelle impression j'avais eue, qu'il était peut-être très mal, que nous devrions nous informer : « Est-ce qu'elle n'était pas inquiète ? Est-ce qu'elle savait quelque chose ? » Et je terminai en disant ces mots que je n'aurais pas dû dire, mais qui étaient formés en moi depuis long-

temps : « Je voudrais lui parler, je voudrais le voir. » En disant cela, je tendis la main vers elle et, finalement, la touchai. Son corps me parut incroyablement dur, comme aucune chose dure ne pourrait l'être. A peine l'eus-je effleurée qu'elle se dressa d'un bond en criant des mots indistincts où s'exprimaient sûrement une ignorance et un refus atroces. Je n'eus pas le temps de les scruter, je ne cherchai qu'à la ressaisir et, en effet, elle s'effondra aussitôt dans mes bras, tout ce qu'elle avait de dur fondit, devint d'une douceur, d'une fluidité de rêve, tandis qu'elle pleurait sans fin. Je ne sus jamais vraiment ce qui lui était arrivé cette nuit. Je ne pus lire cette scène, ni la comprendre, seulement m'en souvenir : elle avait je ne sais quoi de bouleversant, qui en effet bouleversait le temps, comme si j'avais assisté à quelque chose de très ancien ou encore à venir. J'osai lui dire : « Vous m'avez peut-être pris pour lui. » Ce qu'elle nia catégoriquement. « Comment pouvez-vous dire cela ? » Cela la fit presque rire. « Tout de même quelqu'un d'autre ? » — « Peut-être quelqu'un d'autre. Personne que je connaisse. »

— « Mais c'était si effroyable ? » — « Non, non. » — « Alors, vous étiez endormie ? » — « Je ne le crois pas », et elle ajoutait, voyant que j'y revenais sans cesse : « Ce n'est rien. Que voulez-vous comprendre ? Il n'y a rien à comprendre. »

Mais je ne pouvais m'abstenir de m'approcher d'un instant si grave où je l'avais vue si loin de moi, incapable de me reconnaître, de m'aimer, comme au bord du monde qui nous était commun. Et qu'avait-elle dit ? Je me persuadais d'une manière enfantine que ces mots, si je les avais mieux entendus, m'auraient éclairé sur elle, sur moi, sur tout le reste. Je l'interrogeais désespérément. Elle répondait : « Mais je n'ai rien dit, c'était un cri qui ne signifiait rien. Je n'ai peut-être même pas crié. » A la fin je me demandai si elle n'avait pas révéilé par cette scène je ne sais quel mouvement de profonde jalousie. Peut-être était-elle jalouse de l'intérêt que je lui portais, jalouse de cet intérêt qu'elle disait qu'il me portait. Elle insistait trop sur cette préférence, elle y revenait comme à un endroit douloureux, sans en avoir conscience, et moi non plus, jusque-là, je

n'en avais pas eu conscience. Cette pensée, si humaine, à laquelle pourtant je ne croyais pas vraiment, me toucha, me rendit aussi de son calme. Il fallait donc attendre calmement, et même si attendre signifiait une responsabilité qui réclamait de nous une adhésion agissante, je sentais, maintenant, après cette nuit et à travers cette nuit, que tout était plus simple et plus riche que ce que je pouvais concevoir. J'avais été frappé par les mots que je lui avais dits : « Je voudrais lui parler, je voudrais le voir », paroles dont j'avais eu presque honte par le souhait si personnel qu'elles avaient amené à la surface et qui avaient bien pu la rendre jalouse en lui révélant la profondeur d'un désir qui ne concernait que moi. Cependant ces mots ne me paraissaient pas déplacés. Ils me touchaient par je ne sais quoi de timide et d'irrésistible : un désir d'adolescent qu'il avait fallu toute l'immensité de la durée universelle pour conduire jusqu'ici. Et cela ne parlait peut-être que de moi, ne disait que ce que je voulais, mais c'est à elle que je m'adressais pour le dire, à cette jeune femme assise là, comme au bord de moi, que je touchais

maintenant, précisément maintenant, et pourquoi avait-elle été si bouleversée ? Par une tristesse dont je ne tenais pas compte, la tourmentant avec des questions et une recherche infatigables qu'elle rejetait plaintivement, ne voulant pas d'un souvenir auquel elle ne résisterait pas ?

Quand je lui dis, peu après cette nuit : « Je vous trouve, depuis quelque temps, bien calme », elle se contenta de remarquer : « Mais je ne suis peut-être pas calme », et elle ajouta, après avoir réfléchi dans son souci d'être exacte : « Il y a souvent comme une pointe, une pointe extrêmement fine qui cherche à me faire reculer, à me repousser dans le calme. Je ne sens que la pointe et pas du tout le calme. » Cette réponse fut pour moi comme cette pointe dont elle me parlait et dont j'éprouvais aussi la présence : une souffrance si aiguë et si fine qu'on ne pouvait savoir si elle était encore lointaine ou déjà absolument présente, quoique s'approchant sans cesse, et trop vive pour qu'on pût la maîtriser. Ce qu'évoquait cette pointe, cette souffrance qui me clouait sur place et cependant me poussait de-ci de-là par une

inquiétude qui avait les signes de la gaieté, je ne le savais pas. Il y avait là quelque chose d'obscur dont je me détournais, que je ne pouvais accueillir, qui se rapportait sans doute à lui, à l'état grave qui le menaçait. Pourtant, je n'en fus pas soulagé lorsqu'il sortit à nouveau de cette mauvaise passe, à laquelle l'on donnait discrètement le nom de grippe : à peine plus fatigué, quoique je fusse chaque fois désemparé en constatant combien il était plus faible dans la réalité que dans mon souvenir, — et pourtant, pas seulement plus faible. C'était comme si une puissance démesurée, en s'abattant sur lui, lui avait communiqué, par cet écrasement démesuré, une puissance, pour lui donner ce nom, supérieure à tout, une impuissance sur laquelle maintenant nulle supériorité n'avait de prise. (Qu'arriverait-il à un homme qui aurait affaire à une mort trop forte pour lui ? Tout homme qui échappe à la mort violente porte un instant le reflet de cette dimension nouvelle.) Il se retrouva donc dans le même recoin, l'attendant, nous attendant, et je ne fus nullement rassuré par cette preuve qu'il n'était pas au plus mal.

Au contraire, la pointe si aiguë et si fine n'en fut que plus aiguë et plus fine. J'étais à la table de jeu et lui, dans le fauteuil, son grand corps un peu effondré, mais dans une attitude où il y avait une certaine élégance. Je l'avais vu quelquefois, dans ce même fauteuil, penché en avant, la tête inclinée sur la poitrine qui respirait hâtivement, son chapeau de feutre lui faisant sur le visage une ombre mouvante. Aujourd'hui, l'impression était meilleure, la mine aussi était meilleure. Il dut sentir que je l'examinais. Un instant, il regarda de mon côté, avec un regard d'abord très court qui sembla tomber sur lui-même, puis, lorsqu'il se releva dans ma direction, s'élargit, mais loin d'être ce regard pénétrant que j'espérais, demeura vague, pourtant bien fixé vers moi, mais trop ample, m'observant lentement comme si, à ma place, il y avait eu à embrasser toute l'étendue d'une grande foule.

Tandis qu'il me regardait de cette manière décevante, je crus discerner un commencement de sourire, un petit sourire souffrant, peut-être ironique, peut-être absent. L'effet fut immédiat et me heurta

avec la promptitude d'un trait de douleur qui me perça dans le plus lointain de mes souvenirs : douleur qui n'était rien d'autre que la sienne. C'était donc cela qu'évoquait la pointe, sa douleur à lui, l'idée qu'il souffrait d'une manière qui n'était pas à notre mesure et pas davantage à sa mesure. Je ne dirai pas que je la découvrais seulement maintenant. Je n'y avais que trop pensé, je l'avais évoquée, je l'avais niée, souffrance plus terrible que celle d'un enfant, qui le pénétrait si profondément que de lui n'était plus visible que la faiblesse sans limite et cette douceur qui en était le fruit. Dans les premiers temps, lorsqu'on lui demandait : « Souffrez-vous ? », il répondait toujours : « Non. » Ce « Non » avait beau être très doux, très patient, d'une ténuité presque transparente ; il pouvait bien refuser doucement notre douleur : il s'emplissait d'une douleur inconnue, celle-là sans gémissement, qu'on ne pouvait interroger, ni plaindre, une douleur plus claire que le jour le plus clair. Ce « Non », chez un homme qui disait presque tous les jours Oui, était terrible. Il représentait le point secret de rupture, il indiquait la zone

à partir de laquelle il nous considérait, et même notre souffrance, comme disparus. « Pourquoï, avec sa gentillesse, n'accepte-t-il pas de dire : Oui, je souffre un peu, parole qui serait un signe d'alliance ? Peut-être ne peut-il communiquer ce qu'il éprouve ; peut-être personne n'est-il là pour recueillir ce qu'il souffre. » Je pensais, pour cette raison, qu'il mourait, mais qu'il ne souffrait pas. C'est que nous avions peur de cette souffrance qui risquait de lui survivre s'il ne la souffrait pas jusqu'au bout. Je n'osais pas me dire ce que je lissais pourtant sur son visage et qu'elle me fit toucher, en me répondant avec une sorte d'horreur : « Comment pouvez-vous dire qu'il ne souffre pas ? Quand il pense, il souffre, et quand il ne pense pas, il a la souffrance nue. » Et elle ajouta avec simplicité : « Il faudrait lui donner une petite pensée qui ne serait pas de la douleur, un petit instant, je crois que cela suffirait. » Elle cherchait donc à lui procurer ce peu de temps, cet unique moment qui lui aurait permis de ressaisir la douleur, de la souffrir ? Un seul instant, mais un instant véritable ? Quelle effrayante complicité, quel

instinct, et vers quel abîme il l'attirait, il nous attirait.

Déjà, quand elle l'avait accompagné tout à l'heure — il s'était retiré après une brève station debout derrière la table de jeux, il ne pouvait manifestement supporter longtemps, malgré sa bonne volonté, tant de bruit —, en les voyant passer ensemble, et elle ne le touchait pas, elle restait légèrement à l'écart pour ne pas le gêner dans sa démarche, j'avais éprouvé un serrement de cœur. « Voilà ce qui devait arriver. » Et qu'ils fussent si peu ensemble, elle, marchant auprès de lui, mais tout de même bien seule et comme si elle se fût trouvée là par hasard, s'en allant pour son propre compte, cela ne diminuait pas, augmentait encore la séparation à laquelle je me sentais exposé. Elle n'alla pas loin cependant. Elle lui ouvrit l'ascenseur et lui tint la porte pendant qu'il s'asseyait sur la banquette. Je crus qu'ils monteraient ensemble, mais le sifflement de poulie n'était pas encore interrompu qu'elle était déjà de retour. Je voulais lui céder la place. Jouer lui avait été longtemps un plaisir qu'elle avait cherché à m'inspirer, et non seulement à moi,

à beaucoup d'autres. Elle y dépensait sa gaieté, sa légèreté, sa chance aussi, elle aimait cette chance et d'être aimée par la chance. Mais cette fois elle ne joua pas. Elle demeurait à l'écart, le visage fermé et immobile, non pas visiblement préoccupée, mais distante, sous le coup d'un griet qu'elle n'aurait pas réussi à formuler. Je pensais avec malaise : Et si elle demeurait ainsi ? Je me rappelai la nuit où je l'avais surprise éveillée et pourtant si effroyablement retirée : qu'en la touchant, j'eusse réussi en effet à la toucher, fût-ce au prix de la terreur, c'est cela qui était peut-être merveilleux, merveille qui risquait de ne pas se reproduire toujours — ou bien si, toujours ? toujours ? C'est alors que je lui exprimai hardiment cette pensée que peut-être il ne souffrait pas et qu'elle me fit, avec quelle promptitude acérée, la réponse devant laquelle nous nous tenions maintenant l'un et l'autre. Je ne pouvais lui en vouloir. Je ne pouvais que m'en vouloir à moi-même de n'avoir rien fait jusqu'ici pour l'empêcher de s'approcher de cet espace de souffrance où sûrement elle se tournait et se retournait sans cesse, s'en

écartant, y revenant ou bien gardant cette immobilité et ce calme dont je comprenais maintenant qu'il avait peut-être encore un tout autre sens que ce que j'avais cru y voir : un calme semblable à celui qu'on s'impose auprès de gens très malades et très souffrants pour leur épargner toute vibration douloureuse, un calme où il fallait qu'il ne pénétrât aucune question sur lui-même, nulle inquiétude et à peine une pensée. Mais il n'en résultait aucun calme, seulement un silence plus rude, et un bruit âpre et dur, silence et bruit privés à un terrible degré de toute qualité musicale et qui rendaient si pénible la fréquentation des lieux et des gens ici. Même, la nuit, les plaintes, les appels gardaient quelque chose de sec qui n'attirait pas la pitié, cela n'appelait personne, n'atteignait personne, tournait lent, insensible dépérissement qu'il fallait mettre en rapport avec sa souffrance à lui, cette souffrance qu'il avait beau user silencieusement avec une patience infinie : elle était là autour de nous, d'autant plus lourde qu'elle était plus légère, nous repoussant, nous écartant, nous attirant, nous dispersant.

Qu'arriverait-il s'il disparaissait trop tôt ? si la souffrance lui survivait ? Et aussitôt cette pensée : s'il était déjà disparu ? Si ce que je prenais pour lui n'était que la présence survivante, silencieuse, de cette souffrance, le spectre d'une douleur infinie qui demeurerait désormais avec nous et sous le poids de laquelle il faudrait vivre, travailler, mourir sans fin ? Pensée abjecte, née déjà de cette souffrance, de la fatigue de cette souffrance, du désir de m'en alléger et de l'en alléger, elle aussi. Il me semblait qu'elle y avait fait allusion d'une manière voilée, il y avait déjà très longtemps et sans que j'y prisse garde, sans que je fesse rien pour l'en détourner, ne me rappelant de cette confiance que les circonstances qui me plaisaient. Elle avait un soir désiré sortir, se promener sur la pelouse et, en passant par les vastes cuisines dont l'accès pour des raisons d'hygiène nous était interdit, elle m'avait entraîné dans la cour des communs. Il y avait déjà un peu de neige, mais le ciel n'était pas un ciel de neige, c'est là que je vis combien l'espace pouvait être sombre, resserré, comme fuyant vers un lointain infini et pourtant se rappro-

chant aussi infiniment de nous. « Regardez comme le ciel est noir. » Le froid, et sans doute le saisissement de la peur — elle m'avait toujours dit qu'elle avait peur de sortir le soir —, l'espèce de contrainte que j'exerçai sur elle pour la faire regarder ce ciel noir, lui avaient donné un étourdissement et je l'avais conduite jusqu'à la margelle du bassin qui servait de vivier pour les besoins de la cuisine. Nous demeurâmes là l'un et l'autre. Tout était tranquille et nous n'entendions que le bruit d'eau, un bruit mystérieux et vivant où l'on pressentait l'agitation confuse des poissons troublés par notre présence. Elle se sentit rapidement mieux, voulut se lever, mais à nouveau elle eut des vertiges, elle se plaignait de violentes douleurs de tête. Là où nous étions, il y avait une couche de neige plus épaisse. Elle me dit : « Je crois que si je mettais mes pieds nus dans la neige, je serais mieux. Aidez-moi. » Je lui ôtai ses chaussures, lui détachai et fis glisser ses bas, puis elle enfonça ses pieds dans la neige que je ramenaï en un petit tas vers elle. Elle resta ainsi, moi entourant ses jambes. Elle dit : « Nous ne devrions plus

rentrer à la maison. » — « Vous le désirez ? » — « Oui, en ce moment. » — « Mais où irions-nous ? » — « Où vous voudrez. » La façade se dressait à quelques pas de là, elle n'était pas visible dans toute son étendue, elle formait une puissante masse sombre, un peu éclairée aux étages inférieurs, mais en haut tout se perdait dans l'obscurité. Je pris conscience du changement que ses paroles semblaient annoncer en elle. Était-elle donc prête à tout abandonner sans regret ? « Oui. » — « Pourtant toute votre vie s'est passée là. » — « Toute ma vie, mais à peine une vie. » Je lui représentai qu'elle ne le supporterait peut-être pas, elle s'était adaptée à vivre dans des conditions si particulières, ce serait probablement très dangereux. « Vous voulez dire que je ferais une rechute ? » — « Oui, peut-être. » Elle réfléchit un moment : « Mourir, je crois que je le pourrais, mais souffrir, non, je ne le puis pas. » — « Vous avez peur de souffrir ? » Elle fut traversée d'un frisson. « Je n'en ai pas peur, je ne le puis pas, je ne le puis pas. » Réponse où je n'avais vu alors qu'une appréhension raisonnable, mais peut-être avait-elle voulu

dire tout autre chose, peut-être à cet instant avait-elle exprimé la réalité de cette souffrance qu'on ne pouvait pas souffrir, et peut-être avait-elle trahi là l'une de ses pensées les plus secrètes : qu'elle serait morte, elle aussi, depuis longtemps — autour d'elle tant de gens avaient passé —, si, pour mourir, il n'y avait eu à traverser une telle épaisseur de souffrances non-mortelles et si elle n'avait pas eu l'effroi de s'égarer dans un espace de douleur si obscur qu'elle n'en trouverait jamais l'issue. Je n'avais pas donné à cette parole une véritable attention, ou j'avais fait en sorte de ne pas la regarder en face, mais maintenant je la ressaisissais telle que je n'avais pas su l'entendre, dans sa présence froide, traversée d'un frisson, dans ce paysage silencieux de neige, sous ce ciel réduit à un point, tandis que j'entourais étroitement ses jambes et ses cuisses nues, l'attirant peu à peu, de telle sorte qu'à la fin, comme reprise par le même vertige qui l'avait d'abord ébranlée, elle tomba auprès de moi.

Nous étions encore dans la bibliothèque. Je songeais qu'il fallait remonter dans la chambre. C'était remonter vers lui, suivre

le couloir où je l'avais entendu de son pas hésitant, quoique sûr, s'approcher, monter de très loin et comme s'il était toujours très loin, pourtant passer, aller plus loin. Jamais la pensée qu'il entrerait ne m'était sérieusement venue. Je savais qu'il ne s'arrêterait pas, et maintenant je savais que c'est moi qui, un jour ou l'autre, irais chez lui. Serais-je seul ? Oui, je serais seul. Et que résulterait-il de cet instant ? Que pourrais-je ? Essayer de parvenir jusqu'à lui pour l'alléger de lui-même, pour donner à cette souffrance un visage, pour la tirer de son mutisme, la forcer à s'exprimer, fût-ce en un cri auquel je succomberais ? Et pourquoi aller le troubler, pourquoi l'obliger à reconnaître sur moi, par mon approche, cette effroyable souffrance qu'autrement il supporterait silencieusement ? Pourquoi lui parler, faire parler cette souffrance ? Il y avait là quelque chose de nécessaire, mais de révoltant auquel je résistais par je ne sais quelle partie de moi-même. De lui, tout était trouble. Il y avait autour de lui une zone trouble, une réalité dissolue qui soulevait le dégoût : autour de lui et peut-être en lui. Cela était bas, il fal-

lait descendre trop bas pour l'atteindre, et le seul mouvement qui répondît à cet appel était un mouvement de détestation, besoin de l'abaisser encore, de l'écraser ou même seulement de le toucher, non par une violence directe, mais par une atteinte lente et sournoise, à la mesure de sa dissimulation, et pourtant l'atteindre aussi au visage, ce visage qu'il protégerait de ses grandes mains effrayées, derrière lesquelles rayonneraient sa peur, sa détresse, sa dérision : oui, l'écraser, le rendre encore plus lui-même, après quoi nous serions libres, momentanément prodigieux de liberté et de vide par lequel voleraient à notre rencontre la force et l'élan d'un bonheur inconnu.

Songes affreux, pensées auxquelles je ne suffisais pas et où je ne me reconnaissais pas. Si je dois entreprendre contre lui quelque chose, que ce soit d'un esprit amical, et que seule la main le frappe, la main et non pas la pensée, la pensée, non pas l'arrière-pensée, — et cela sans dégoût, sans le savoir et sans le vouloir. Si je dois être son destin, que ce destin l'atteigne, ne le dégrade pas. Mais je pensais aussitôt : cela est encore plus lâche, cela me laisse, à moi,

la dignité d'une âme tranquille et protégée. Une telle chose ne peut pas être, et si elle est, elle ne peut être qu'horrible, une misère répugnante, une blessure laide dont personne ne guérira, quelque chose de méchant, de hideux, de sordide, une invasion de hontes vulgaires et de rancunes banales. Et cela ne sera pas une fois, mais chaque fois, et chaque fois il sera toujours plus dégradé, plus faible et plus souffrant et, moi, plus puissant, plus fanatique et plus heureux. Voilà où nous allons, c'est là la vérité de cette rencontre, le penchant de cette vérité. Est-ce qu'elle sait cela ? Et si elle le sait, quelle est sa pensée, quelle est son attente ? Je pouvais m'interroger, mais sans pouvoir sûrement répondre. Elle m'apparaissait parfois cruelle, et elle était cruelle, exclusive, implacable pour tout ce qu'elle ne supportait pas. Ce qu'elle rejetait, c'était avec violence, aimant, n'aimant pas. Mais, parfois, d'une ressource infinie et d'une patience merveilleuse : pour les bêtes, par exemple. Il me vint à l'esprit qu'elle avait pour lui un peu de la compréhension, l'amitié qu'on a pour une bête. Il lui faisait peut-être horreur, mais elle l'acceptait,

ainsi qu'elle me l'avait répondu un jour que je lui avais dit : « Vous ne savez pas qui il est. » — « Non, je ne le sais pas, mais je l'ai accepté. » Oui, elle l'acceptait, ce mot disait beaucoup.

C'est à la lumière de cette parole que j'aurais voulu, encore une fois, ouvrir l'espace entre nous. Toute la soirée, après les mots qui avaient jailli d'elle et qui auraient dû la délivrer, elle était restée toujours aussi distante, avec ce visage lisse, presque sans contour, presque laid, ce visage que pourtant je désirais passionnément carresser, mais dès qu'à cet instant, si rapidement et si doucement que ce fût, j'approchais de lui la main, elle détournait la tête ou bien obstinément la baissait. Dangereuse réserve qui gardait l'apparence de sa vivacité et semblait se modeler sur elle sans altérer ses façons de faire, mais où elle ne reconnaissait, si je m'en plaignais, que le reflet de ma froideur. Il est vrai qu'à ses paroles je n'avais pas répondu. Je ne pouvais rien répondre, je ne pouvais les récuser, ni non plus les accueillir. Je ne doutais pas qu'au point où nous en étions — et sentant vibrer encore en moi leur trait acéré —, il n'eût

fallu qu'un léger encouragement pour qu'elle en vînt à cette conclusion : « Il faut que vous alliez le voir », que j'attendais depuis longtemps. Parole qui risquait, dès qu'elle se serait établie entre nous, de nous séparer définitivement. Ne me faudrait-il pas en conclure — à mon tour — qu'elle-même avait déjà été là-bas, peut-être en passant, peut-être familièrement ? Qu'elle se fût rendue dans sa chambre, si je l'avais parfois cru et parfois souhaité, c'est seulement parce que je ne l'avais jamais imaginé. Et comment aurait-elle pu passer sous silence une telle chose ? Comment la porter et la cacher sous son mince visage ? Sans doute, je ne le lui avais pas demandé et je n'avais pas désiré le lui demander, mais c'est que cette question n'aurait pu trouver place entre nous.

Il me fallut alors penser que peut-être elle avait accompli cette démarche, non pas en l'accomplissant, mais parce qu'elle s'était refusée à l'accomplir. C'est ainsi qu'elle avait appris des choses qu'elle n'aurait pas apprises en allant jusqu'au bout, comme le mouvement naturel qui était le sien aurait dû l'y porter. De même, elle se

refuserait toujours à m'en parler et, moi aussi, en ne la questionnant pas, j'appartenais au même refus. Et cependant je sentais que si je réussissais à trouver l'occasion de l'interroger, elle me répondrait aussitôt de la manière la plus franche. Tout dépendait donc de moi, de la question.

Combien, toutefois, il me serait difficile d'en venir là, je n'avais besoin, pour m'en rendre compte, que d'évoquer cette nuit où elle s'était tenue à une telle distance de moi et qui semblait bien avoir déposé sur elle la réserve qu'il ne me suffisait plus maintenant d'écartier, qu'il me fallait, au contraire, laisser intacte, pressentant que c'est là seulement que nous pourrions désormais nous atteindre sans réserve et nous parler sans mensonge. Dans cette sorte d'intervalle, j'étais sûr qu'elle ne me dissimulerait rien, mais dans la mesure où, moi aussi, par un consentement difficile, j'y pénétrerais. Consentirais-je jamais à renoncer à la presser et à la chercher ? Je pouvais bien me reprocher souvent la manière dont je n'avais cessé de la harceler, même à travers son sommeil et jusque dans le calme dont elle se protégeait. Je pouvais

sentir ce qu'il y avait eu de désespérant dans la soudaine horreur qui l'avait fait bondir hors de cet instant de la nuit où je l'avais touchée. Chaque fois que j'y revenais, c'est le caractère merveilleux de ce mouvement que je retrouvais toujours en moi, l'impression de joie que j'avais eue à la ressaisir, de lumière à étendre son désordre, à sentir ses larmes, et que son corps de rêve ne fût pas une image, mais une intimité bouleversée de sanglots. Moment d'une réalité qui consolait de tout et qui dépassait tout espoir, toute tristesse et toute pensée. C'est de cela que je me souviendrais en tout temps, comme je me rappellerais tous les instants que nous avions passés ensemble dans ma chambre. Elle demeurait, étendue, des heures sur le balcon, dessinant des paysages un peu enfantins ou des figures qui étaient toutes des figures féminines avec lesquelles la liait une vague ressemblance : sa sœur, disait-elle, ou à d'autres moments : « Ce que je suis pour vous. » Elle ne s'étonnait pas de me voir la regarder sans cesse, sans autre souci, sans insistance non plus, elle disait que mon regard avait peu de poids, qu'il

allégeait les choses autour d'elle. « C'est comme si vous étiez seule ? » — « Non. » — « C'est comme si j'étais seul ? » — « Non plus : c'est peut-être votre regard qui est seul. » Elle levait rarement la tête, tandis que, de l'autre côté de la vitre, enveloppée dans des couvertures, elle traçait des lignes d'une main qui ne s'arrêtait pas souvent. Elle me paraissait alors d'une essence que je ne pouvais dire enfantine, mais si délicate des pensées de l'avenir, si présente et pourtant si peu chargée de présent, d'une insouciance qui était si grave, si instruite, que je ne pouvais que la regarder avec une certaine ivresse, et c'est sans doute ce qui lui donnait à elle ce sentiment de légèreté qui la rendait presque ivre aussi, oui, à la longue, comme livrée à un esprit de légèreté dont elle ne savait pas toujours si elle pourrait le maîtriser. « Vous êtes calme pourtant. » — « Oui, je suis calme, mais c'est déjà presque comme un souvenir, le plus lointain des souvenirs. » — « Cela est déjà passé ? » — « Oui, peut-être est-ce passé. » Mais elle ne manquait pas d'ajouter avec ce souci d'exactitude auquel elle ne renonçait pas : « Il y a tou-

jours cette pointe, comme une pointe extrêmement fine qui nous forcerait à reculer, à rentrer au sein du calme. » — « Nous ? Moi aussi ? » — « Oui, nous, seulement nous. » Il lui arrivait, en effet, de ne pouvoir rester où elle était : hâtivement, elle rejette les couvertures, pénètre dans la chambre, et sa hâte, sa fièvre la tiennent là comme immobile jusqu'à ce qu'elle trouve une issue qui la conduit vers moi, mais aussi vers d'autres jours, comme s'il y avait eu d'autres jours : là-bas, dans le passé, dans un espace où il semble que les êtres marchent plus vite, que l'un auprès de l'autre ils se glissent plus furtivement. Vers quel lieu ? Pourquoi cette hâte ? Parfois, ils s'écartent et se regardent, comme si un autre souvenir était entre eux, non pas un souvenir : l'oubli, tourment qui trace un cercle et les isole. Elle avait toujours eu la crainte de mourir plusieurs fois, elle disait : « Vous me tiendrez fermement. Il faut que je sois atteinte au point où vous me tiendrez. » A un certain moment, elle avait commencé à vouloir se rappeler quelque chose : elle le cherchait doucement, avec une certaine inquiétude,

mais aussi avec un grand tact et une ferme patience. Si elle avait pu se lever, elle se serait sans doute levée pour le chercher, comme par jeu, à travers la chambre et dans toute la maison : « Ici ? » — « Oui ici ? » — « Non, loin d'ici. » Dans tout ce qu'elle faisait, il y avait une allusion à cette chose oubliée, une allusion si discrète et si voilée que personne n'osait y prendre garde : cela se passait un peu en retrait, derrière elle et derrière lui ; cela peut-être les concernait tous deux. Quand elle mourut, elle donna l'impression consolante, désespérante, qu'elle mourait pour s'en souvenir. Plus tard — c'était déjà le milieu de la nuit —, sans sortir de l'immobilité, elle demanda tout à coup : « Est-ce moi qui suis en train de mourir ? est-ce vous ? » Parole qu'il entendit distinctement. Il se pencha sur elle et elle ouvrit les yeux, le regardant de ce regard grave, immobile, solitaire qu'elle lui semblait avoir maintenant. C'était comme le rappel d'une promesse qu'elle lui demanderait de tenir.

Ayant abandonné les salons où il n'y avait plus personne, tandis que nous nous élevions tranquillement sans autre bruit

entre nous que le sifflement de la poutre, écoutant ce bruit auquel j'avais déjà prêté attention, je pensai qu'elle achevait avec moi le voyage qu'elle avait commencé tout à l'heure. Elle ouvrirait la porte de l'ascenseur, marcherait près de moi, mais un peu en arrière, pas tout à fait de niveau, laissant entre nous un écart de quelques pas, comme elle ne pouvait s'en empêcher, lorsqu'elle était « en mauvais termes » avec moi. Ce serait ainsi tout le long de ce fameux couloir sur lequel s'ouvriraient les portes et les portes, couloir étroit, ruisselant jour et nuit de la même lumière blanche, sans ombre, sans perspective, où, comme dans les couloirs d'hôpital, se pressaient des rumeurs ininterrompues. Toutes les portes se ressemblaient, toutes blanches, de la même couleur blanche que le mur, ne s'en distinguant pas, ne se distinguant les unes des autres que par un chiffre et, quand on y passait, tout y semblait, comme dans un tunnel, également sonore, également silencieux, les pas, les voix, les murmures derrière les portes, les soupirs, les sommeils heureux, malheureux, les crises de toux, les sifflements de ceux qui respi-

raient mal et parfois le silence de ceux qui ne semblaient plus respirer. J'aimais ce couloir. J'y passais avec le sentiment de sa vie calme, profonde, indifférente, sachant que là pour moi était l'avenir, et que je n'aurais plus d'autre paysage que cette solitude propre et blanche, que là s'éleveraient mes arbres, là s'étendrait l'immense bruissement des champs, la mer, le ciel changeant avec ses nuages, là, dans ce tunnel, l'éternité de mes rencontres et de mes désirs.

Quand nous fûmes devant la porte, m'étant arrêté sans l'ouvrir, je fus saisi par quelle pensée ? Par une tristesse sans pensée, qui ne demandait rien, n'imposait rien, ne pouvait rien dire, ni être consolée, cela était seulement vide, nous séparait séchement, comme si elle eût été à un bout du temps et moi à un autre bout, — et cela dans le même instant et dans le côté à côté d'une commune présence. Comprit-elle cette nécessité ? Elle regarda la porte d'un regard rapide, me regarda aussi d'un regard rapide et s'en alla vers sa chambre qui s'ouvrait plus loin à l'endroit où tournait le couloir.

II

Si je réfléchis sur l'événement qui se produisit, je devrais dire qu'il se confond presque pour moi avec le calme qui me permit d'y faire face. Calme saisissant, tout proche de ce mot qui venait de si loin : non pas tout à fait à ma mesure, et même extraordinairement hors de moi, mais cela ne me gênait pas, j'en avais ma part, il me touchait, il me repoussait même légèrement comme pour me maintenir au bord de cet instant où il me faudrait être calme. J'y appliquai ma pensée, et bien qu'il n'y eût pas entre nous de rapport véritable, j'eus l'impression d'un espace auquel je me sentais lié par une attente, des précautions, des doutes, une intimité, une solitude qui

aurait peut-être convenu à un être vivant : humain ? Non, pas encore humain, plus exposé, moins protégé et cependant plus important et plus réel ; mais comme cet espace m'était étranger, ce qui me liait m'était inconnu. Je savais seulement que je lui devais des égards, et même cela, je ne le savais pas, car je lui devais peut-être aussi une sauvegarde absence d'égards.

Il s'y ajoutait une autre impression. Cet espace, tout en paraissant infiniment distant et étranger, m'offrait comme une voie d'accès immédiat. Il me semblait que, si je réussissais à être calme, à être à la mesure de ce calme et à être en moi ce qu'il était hors de moi, je resterais en équilibre non seulement avec toutes mes pensées, mais avec la pensée immobile, grave et solitaire, à l'abri de laquelle les miennes continuaient de s'exprimer si légèrement.

Il suffisait d'attendre. Mais attendre... Avais-je fait les pas décisifs ? Ne devrais-je pas me pencher d'une manière plus vivante sur cet événement tout proche, dont je me sentais surveillé, par lequel, sans doute, je me surveillais moi-même, veillais sur le calme qui était confié à ma négligence ? Et

pourtant je jouissais déjà, et comme malgré moi, de cet état nouveau. Jamais je n'avais été aussi libre, et les pensées aussi, sauf cette grave pensée immobile, étaient plus libres, plus légères, presque trop légères, me livrant à un esprit de légèreté qui risquait de ne pas me laisser longtemps au niveau de moi. Si je l'avais voulu, j'aurais pensé tout. Mais de cela, je devais précisément me garder, — me garder de l'impression encore plus attirante que nous pensions tout, que toute pensée était la nôtre.

Je n'affirmerai pas que cet espace fût déjà nettement délimité, mais il pouvait l'être, je le sentais, et qu'il le serait dès que j'y serais entré, du moins le serait peut-être, un doute demeurerait. Le doute était puissant sur chacun de mes pas, non seulement pour me repousser, mais pour me faire progresser. S'il n'y avait eu entre lui et moi une incertitude qui nous protégerait l'un et l'autre, s'il n'y avait eu ma faiblesse, la sienne, ma faiblesse si supérieure à moi, si décidée et si sûre, je n'aurais pu même pressentir la pensée assez vaste pour nous contenir tous deux.

Mais je ne doutais pas de l'espèce de présence qu'il constituait. Depuis que j'étais là, je l'observais, je l'éprouvais, je pesais légèrement sur lui, mon front pesant sur mon front, et ce qui me retenait, c'était je ne sais quoi de trop facile, dans cette approche, qui le laissait sans défense et moi sans décision. C'était trop simple. C'est cette facilité qui m'avait peut-être si longtemps détourné : un geste et toujours à ma portée. Je ne pouvais que m'en étonner et m'y soustraire.

Quelque chose m'avertissait que le doute devait toujours être égal à la certitude, et la certitude de même nature que le doute.

Il fallait attendre, le laisser prendre force à cette attente, s'affirmer à mon contact et m'exténuer par ce calme. Il lui fallait trouver des limites qui ne fussent pas trop étrangères aux miennes, ni non plus trop strictes : qu'il se referme, mais sur moi. Son instabilité, c'est de cela que je m'effrayais tout à coup, et pourtant je ne redoutais pas moins une netteté qui l'eût trop rapproché de moi. Familier, il m'aurait fait plus peur qu'étranger.

Tout était si calme que, n'eût été la pres-

sion douce, continue, qui s'exerçait sur moi, pression extrêmement légère et extrêmement ferme que je n'étais pas sûr de ne pas exercer sur lui par ma résistance et par la direction de mon attente, j'aurais pu me croire parvenu déjà à quelque but — ultime peut-être, l'un des buts ultimes. Pourtant, le calme paraissait aussi s'interposer entre nous, non pas, il est vrai, comme un obstacle, ni une distance, mais comme un souvenir.

Calmes dangereux, je m'en rendais compte à nouveau, et comme un danger pour lui-même, menacé, menaçant, pourtant inébranlable, indestructible, c'était définitif, mot qui ici paraissait opaque, mais léger.

Il faisait noir, il faisait froid. L'attente (le calme) me donnait le sentiment que là-bas, sur l'un des côtés que je ne pouvais situer que là-bas, il y avait une ouverture sur une région différente, encore plus vaine et plus hostile, que nous redoutions pareillement l'un et l'autre.

L'espace était fuyant, rusé, effrayé. Peut-être n'avait-il pas de centre, c'est pourquoi il me désorientait par la fuite, la ruse, la

tentation. Il se dérobaît ; il se dérobaît sans cesse, cependant pas toujours. Brusquement, j'avais devant moi une évidence affamée, une avidité dernière à laquelle il me fallait échapper, comme s'il eût été attiré, en moi, par le pressentiment de ce centre qu'il n'avait pas ou par ce calme qui m'attendait. Impression terrible qui me faisait aussitôt reculer. Mais, moi aussi, je devenais rusé, j'apprenais à ne pas me contenter de lui, à ne pas revenir à moi. Je ne désespérais jamais, je rôdais inlassablement. J'avais perdu toute coutume, toute voie. Je n'avais de ferme que la pensée immobile qui nous enveloppait et peut-être nous protégeait.

Et pourtant, j'avais entrevu des possibilités, reconnu les endroits où tout devenait plus dense, plus réel. C'était comme une pente qu'il suffisait de suivre, une pente qui partait du calme et conduisait au calme. De chaque côté, il y avait des images brillantes, une rumeur qui ne cessait pas. Cette rumeur me rendait ivre, peut-être fou. Elle me semblait immobile, haute et lisse, hauteur qui me repoussait vers le bas, parole que ne touchait pas le silence. C'était puis-

sant et vide, autoritaire et docile. Cela se prononçait très loin d'ici, très loin même de l'espace, et comme au dehors, là-bas dans la région vaine, et pourtant aussi en moi.

Sentiment que je ne devais à aucun prix me servir de l'agitation de cette parole, ni y adhérer. Mais je me tenais sur la crête de l'étroite ivresse, resserré contre un fan-tôme de légèreté, maîtrisant un sentiment de douleur, de joie, ne le maîtrisant pas. Cela était léger, joyeux, d'une légèreté prodigieuse, cela se laissait voir plutôt qu'entendre, sphère brillante, sphère qui se confondait avec sa surface, s'accroissait sans cesse et était calme en sa croissance. Agitation de parole nullement confuse, — et quand elle se tait, elle ne se tait pas : je pouvais m'en distinguer, seulement l'entendre tout en m'entendant en elle, immense parole qui disait toujours « Nous ». L'espèce d'ivresse qui jaillissait d'elle, venait de ce « Nous » qui jaillissait de moi et qui, bien au delà de la chambre où l'espace commençait de s'enfermer, m'obligeait à m'entendre dans ce chœur dont je situais l'assise là-bas, quelque part vers la mer.

C'est là-bas que nous étions tous, dressés dans la solitude de notre unité, et ce que nous disions ne cessait de louer ce que nous étions :

« *Qui y a-t-il maintenant hors de nous ?* » — « *Personne.* » — « *Qui est le lointain et qui est le prochain ?* » — « *Nous ici et nous là-bas.* » — « *Et qui le plus vieux et le plus jeune ?* » — « *Nous.* » — « *Et qui doit être glorifié, qui vient vers nous, qui nous attend ?* » — « *Nous.* » — « *Et ce soleil, d'où tient-il sa lumière ?* » — « *De nous seuls.* » — « *Et le ciel, quel est-il ?* » — « *La solitude qui est en nous.* » — « *Et qui donc doit être aimé ?* » — « *C'est moi.* » »

Réponse mystérieuse, murmure étrange qui nous trouble : la voix est faible, grêle comme un crissement de lézard. La nôtre a l'ampleur et la force de mondes ajoutés aux mondes, mais elle est silencieuse aussi. L'autre a quelque chose d'animal, de trop physique. Imperceptible, elle nous ébranle. Bien qu'elle soit comme rituelle, l'entendre est une inquiétante, une sublime surprise.

Sentiment d'immense bonheur, c'est cela que je ne puis écarter, qui est le rayonnement éternel de ces jours, qui a commencé dès le premier instant, qui le fait durer encore et toujours. Nous demeurons ensemble. Nous vivons, tournés vers nous-mêmes comme vers une montagne qui vertigineusement s'élève d'univers en univers. Jamais d'arrêt, pas de limite, une ivresse toujours plus ivre et toujours plus calme. « *Nous* » : ce mot se griffie éternellement, il monte sans fin, il passe entre nous comme une ombre, il est sous les paupières comme le regard qui a toujours tout vu. Il est l'abri sous lequel nous nous pressons, ne sachant rien, les yeux fermés, et la bouche aussi est fermée. Comment cependant nous voyons les choses, cet étrange soleil, ce ciel terrible, c'est ce qui ne nous préoccupe pas. L'insouciance est le don qu'on nous a fait et, dès le premier instant, c'est déjà une chose très ancienne : le sentiment de cette altitude, immense colonne dont le haut et le bas, confondus, mettent à notre portée une croissance infinie. Oui, cela va toujours plus loin. C'est toujours plus indestructible, toujours plus

immobile : l'éternité s'accomplit, mais s'accroît sans cesse. Une telle découverte s'accepte tout de suite. Pas de commencement et pourtant l'essor d'un perpétuel éveil. Pas de fin, mais une aspiration toujours comblée et toujours désirante. Cette pensée ne pèse guère sur nos épaules, elle n'a rien de solennel, ni de grave, elle est la légèreté même, elle nous fait rire, c'est là notre manière de la parcourir. La frivolité est ce que nous avons de meilleur. Nous louer nous-mêmes d'être frivoles nous bouleverse : c'est comme si l'on touchait en nous à un centre inconnu.

Parfois, le ciel change de couleur. Noir, il devient plus noir. Il s'élève d'un ton comme pour indiquer que l'impénétrable a encore reculé. Je pourrais craindre d'être seul à m'en rendre compte. Tout, prétend-il, nous serait commun, sauf le ciel : par ce point passe notre part de solitude. Mais il dit aussi que cette part est la même pour tous et qu'en ce point nous sommes tous unis jusque dans notre séparation, unis là seulement et non ailleurs : ce serait le but ultime. Ce qui le prouve, c'est que chaque fois que le noir devient plus noir par une

nuance qui ne peut être communiquée qu'au cœur de nous-mêmes, ce que chacun dit alors secrètement pour donner réalité à ce signe, s'élève de toutes parts en un même cri commun qui seul nous révèle ce que nous avons fait entendre à nous seuls. Cri terrible, apparemment toujours le même. Ce qui est terrible à son degré le plus haut ne change pas, et pourtant nous savons qu'il varie imperceptiblement pour répondre à la variation insensible du ciel. C'est en cela qu'il est terrible.

Nous ne supporterions pas que le ciel ne fût qu'un point. De là viendrait cette pensée qui est étendue sur moi, qui m'enveloppe et me protège comme un voile. « *Mais s'il n'était pas un point, s'il n'était aussi infime que la pointe la plus aiguë d'une aiguille, comment pourrais-je le supporter ? Veux-tu dire que le ciel s'enfoncerait en nous comme une pointe d'aiguille ?* » — « *C'est cela, c'est bien cela.* »

Ce serait donc cette pointe qui perce dans le plus lointain de mes souvenirs. Il règne le plus grand calme. C'est un moment unique. Certainement, nous atteignons là à quelque chose qui n'était pas

espéré, qui arrive à l'improviste, qui survient au moment où le contraire était attendu : on se lève (si on était couché) ; on s'immobilise, si on courrait (peut-être était-on en fuite) ; ou, pour mieux dire, on s'arrête et on penche la tête comme pour réfléchir. De cela, il est vrai, je ne me souviens pas. La parole nous en entretient, l'image nous le montre, la mémoire ne le rencontre pas : nous nous agitions inutilement derrière nous-mêmes. Pourtant, je me souviens de beaucoup de choses — de tout peut-être, mais non pas de ce moment, et dès que je me porte vers lui, par un mouvement plus audacieux, je me heurte à cette pointe extrêmement fine et prodigieuse-ment lointaine : ce point noir que nous appelons le ciel, cet unique point changeant, toujours plus noir et plus aigu, qu'on trouve tout à coup devant soi et qui ne serait là que pour nous inviter à reculer, à rentrer au sein du calme d'où notre légèreté nous a aussi éternellement fait sortir.

Qu'est-ce donc qui nous retirerait du calme ? Pourquoi, une seule fois atteint, l'équilibre est-il à nouveau et comme à jamais perdu ? D'où vient cette impression

qu'il nous faut veiller tous autour de cet instant de calme, ce froid moment dont le souvenir nous est pourtant étranger ? Pourquoi savons-nous cela dont il n'est pas de savoir ? La question insensiblement nous soulève, nous jette l'un sur l'autre, est le balancement de nous-mêmes, balancement d'un jour heureux.

Bonheur de dire toujours Oui, d'affirmer sans fin. Nous avons connu d'autres jours. Là-bas, dans le passé, il semble que nous marchions plus vite, que les uns auprès des autres nous nous glissions plus furtivement. Vers quel lieu ? Pourquoi cette hâte ? Parfois, nous nous regardons comme si un souvenir était entre nous, non pas un souvenir : l'oubli, contact d'un instant, espoir qui trace un cercle et nous isole. Est-ce le passé ? ce visage tout à coup visible ?

Nous avons connu ces jours, ils ne sont pas d'hier, ils sont éternellement ceux qui viennent, ceux qui ne passent pas, et la joie de cette clarté qui vient de nous, et la surprise d'avoir percé le mur et, par tous les chemins, sans erreur et sans doute, d'aller joyeusement vers nous-mêmes. Pourquoi

tout cela aurait-il changé ? Pourquoi ce qui a été dit, l'éternel, cesserait-il d'être dit ? — « Mais rien n'a changé. C'est seulement qu'il te faut aussi connaître l'éternité au passé. Tu dois l'élever assez haut pour pouvoir dire : Cela était. Telle est la mission qui t'est maintenant réservée. »

Je ne crois pas à cette parole, mais je n'ai pas non plus le pouvoir de lui échapper. C'est comme si je devais l'entendre, elle aussi, au passé, et je sens que ne pas la croire, c'est tomber plus vite qu'elle sur la pente qu'elle a déjà creusée.

Esprit de légèreté, il ne faut pas le trahir. Quand on s'en écarte, c'est alors que le sentiment de la constante pensée devient le sentiment d'une surveillance immobile. Elle abrite encore, mais elle pèse aussi — « légèrement » —, cela ne saurait peser plus que la gravité vers laquelle nous nous laissons tomber. Et où tomberions-nous, si nous tombions un peu plus ? si nous étions capables de devenir terriblement, coupablement pesants ? Cette question n'est-elle pas déjà le poids qui pourrait nous précipiter, par la chute, dans la réponse ?

La réponse est que peut-être nous retom-

berions dans le calme d'où l'on ne sort que par légèreté, parce qu'en lui toute chose devient infiniment légère, trop légère pour y demeurer.

« Mais n'ont-ils pas peur de dire, d'entendre dire qu'ils sont morts ? » — « Non, pourquoi aurions-nous peur ? C'est rassurant, au contraire. » — « Cela prouve leur insouciance, leur frivolité sans limite. » — « Mais c'est précisément cela, la mort, être léger. »

Je me demande pourquoi en de tels dialogues semble se cacher un profond souci.

Pensée immobile, celle qui m'enveloppe et peut-être me protège, intraitable pensée qui ne réponds pas, qui es seulement là, toi qui ne l'élèves pas, pensée grave, solitaire, en qui sans doute se cache, extrêmement fine et prodigieusement lointaine, la pointe qui sans cesse, sans violence, mais avec une froide autorité, m'invite à reculer dans l'oubli. Avec toi qui ne réponds pas, je veux parler. Cela m'est permis. Je parlerai calmement, lentement, sans m'interrompre, et même si je ne parle pas, même si je n'ai pas de rapport avec cette parole qu'il m'est donné d'exprimer. Pourquoi

tout n'est-il pas fini ? Pourquoi puis-je te questionner ? Pourquoi es-tu là comme un espace où je demeurerais encore et avec lequel je me sens lié ? Tu n'es même pas silencieuse ; indifférente à tout, même au silence, et quand je me porte vers toi, par un mouvement qui me surprend : contact froid, intime, étrange, — comme si je ne devais pas, je ne pouvais pas penser à moi.

Pourquoi me laisses-tu croire que si je le voulais, tu pourrais devenir visible ? Pourquoi me laisses-tu te parler par des mots d'intimité qui m'écartent de tous ? Est-ce que tu me protèges ? Est-ce que tu me surveilles ? Pourquoi ne pas me découvrir ? Ce serait facile, un signe, une pression plus ferme, et je serais prêt à dire : « Soit, tu le veux, je renonce. » Mais tu es seulement là, et les mots qui vont jusqu'à toi vont à un mur qui me les renvoie pour que je les entende. Un mur, un vrai mur, quatre murs qui délimitent ma résidence et en font une cellule, un vide au milieu de tous. Pourquoi ? Quel est ce rôle que je dois jouer ? Qu'attend-on de moi ? Ne suis-je, n'étais-je pas entré dans le calme ?

Qu'est-ce qui m'a retiré du calme ? Est-ce que le calme pourrait être détruit ? Et pourquoi, s'il est détruit, continuons-nous de veiller autour de lui, cet instant, ce froid moment dont nous ne nous souvenons pas ? Et est-il vrai que tous veillent ? Peut-être rien qu'un seul, peut-être personne, peut-être ne veillons-nous sur rien, peut-être sommes-nous tous encore au sein du calme, là où nous allons et venons sans arrêt, toujours plus instables, plus remuants, et c'est pourtant la respiration d'un profond repos.

« *Calme, calme, que me veux-tu ?* » —
« *Oui, questionne, cela plaît au calme.* »
Pourquoi ce mot ?

Étrange image : il dit que cette intimité de calme où chacun entre au moment de mourir, quand la paix et le silence ont trouvé leur lieu, chacun, loin d'en jouir pour soi seul, la remet par un don mystérieux à l'esprit commun, ne la livre pas, la remet librement, — cela ne saurait être conquis, ni pris, ni surpris. Et le jugement dernier serait ce don pur par lequel chacun finalement toujours se dépouille de son instant de repos. Mais ce calme dont nous sommes pénétrés, où nous puisons la vérité

qui nous pousse, l'élan qui nous unit, cette source que chacun alimente en mourant, c'est ce que pourtant nous n'osons pas appeler le cœur éternel. Etrange, étrange pensée ; je la regarde en face, mais rien ne la trouble, rien donc ne l'interdit, rien non plus ne l'impose. A l'intérieur de toi qui nous enveloppes et peut-être nous protégés, qui es immobile, solitaire et grave, comme les pensées sont légères, comme elles s'élèvent aussitôt, et toutes sont ainsi : toutes innocentes, heureuses, joyeuses, le sourire et le salut d'un instant de vide. Rien de plus doux que de telles pensées, elles sont libres, elles nous laissent libres, les penser, c'est ne rien penser, et ainsi nous questionnons sans fin.

Pourquoi n'ai-je confiance qu'en toi ? Je ne me sens lié qu'avec toi et, bien que, derrière, se cache cette pointe qui est le ciel, ce tourment vide et toujours plus vide qui inlassablement m'invite à reculer par une pression insensible et éternelle, calme qui me repousse et non plus m'attire, j'éprouve à t'interpeller, à t'interroger, à pouvoir dire : « Je t'interroge, je t'interpelle », une fermeté qui me préserve de

cette ivresse qui dit toujours Nous. Si tu me trompes, je le veux. Si tu n'es rien, je ne serai rien qu'avec toi. Si tu attends de moi que je t'épuise, que je te rende à ce vide que je suis, avec ton aide, si c'est là le but ultime, j'y parviendrai.

Note que je n'exclus pas l'idée du piège que tu représenterais. Peut-être ne suis-je pas mort, et tu es là pour obtenir de moi, par ta patience et ta réserve en qui j'ai confiance, le libre sacrifice de l'instant de calme qui va venir. Le calme est donné, il ne peut être repris, il n'est pas donné, il est le fruit du dernier travail, l'épanouissement et l'équilibre que la mort reçoit un instant d'elle-même en celui qui meurt. C'est ainsi. Tu ne le nieras pas, et non plus, que cet instant, s'il était laissé à celui qui y parvient, il n'y aurait plus pour lui d'autre instant. Mais il faut que le calme afflue au cœur, il faut donc que s'accomplisse le don mystérieux, le libre jugement : ah, bon-heur de dire toujours Oui, ah, surprise de ces liens nouveaux et certitude de ce qu'il y a de plus ancien ; appel qui me vient de la légèreté initiale pour une légèreté nouvelle, pensée qui n'est pas pensée par moi,

qui déjà remonte vers les lieux supérieurs, en m'y entraînant avec une promptitude folle, ne m'y entraînant pas tout à fait.

L'expérience, dans ce cas, prouve que tu me protèges par ta gravité qui me retient, que tu me protèges ou me retranches de cette exaltation commune, de cette insouciance commune, de cette immense parole qui, dès qu'elle me parvient, sentiment de joie infinie, et si elle se tait, elle ne se tait pas, elle me traverse, auprès d'elle je séjourne, et je m'entends aussi dans ce chœur dont j'aimerais situer l'assise là-bas, laquelle part vers la mer. Pourquoi cependant toi, qui ne me donnes rien, ne me promets rien et dissimules peut-être la ruse et la pointe d'un tourment, pourquoi m'apparaîrais-tu supérieur à ce qui est le plus haut, plus heureuse que tout bonheur, plus juste que l'équilibre, — et qu'es-tu? Un peu d'espace, un point dans l'espace?

A l'intérieur de cette cellule, il y a, tu le sais, quelqu'un. Je préférerais n'en pas parler. A mon avis, c'est une image. Contre toi, pensée immobile, vient prendre figure, briller et disparaître tout ce qui se réfléchit en nous de tous. Ainsi avons-nous le plus

grand monde, ainsi, en chacun de nous, tous se réfléchissent par un infini miroitement qui nous projette en une intimité rayonnante d'où chacun revient à lui-même, illuminé de n'être que le reflet de tous. Et la pensée que nous ne sommes, chacun, que le reflet de l'universel reflet, cette réponse à notre légèreté nous rend ivres de cette légèreté, nous fait toujours plus légers, plus légers que nous, dans l'infini de la sphère miroitante qui, de la surface à l'étincelle unique, est l'éternel va-et-vient de nous-mêmes.

Pourquoi pensons-nous cela? Parce que nous pensons tout, toute pensée est la nôtre, et même la plus lourde, dès qu'elle nous touche, se fait bientôt assez légère pour s'élever et nous entraîner avec elle.

Penché contre toi, pensée contre laquelle je m'appuie, mon front sur lequel pèse mon front, infranchissable gravité qui pourtant cède parfois pour me donner le sentiment du passé, espace très froid où l'espace, stérile, retourne à l'espace. Pourquoi dois-je te garder, toi qui me gardes? C'est un grand souci. Vivre ainsi en tout si loin de tout, et supporter cette légèreté comme un

poids, t'adresser cette parole qui ne t'atteint pas, ne m'exprime pas, — et te tenir ferme pour que tu restes rigoureusement délimitée, petite chambre où il faut que quelqu'un demeure.

Je dois te tenir ferme, veiller à tes limites. Je dois surmonter le soupçon que ton immobilité serait sans repos et ta stable présence un recul sans fin. Est-ce de moi que tu t'écartes ? de ces pensées que je n'ai pas, de ces mots qui ne te parviennent pas ? Est-ce que tu veux m'avertir d'un danger ? Est-ce que tu voudrais parler ? Tu t'agites, tu t'agites, je le sens. Cela m'agite aussi.

Je me suis étendu un instant. Quel calme auprès de toi. Quel vide ici. Il m'a semblé que nous nous taisions. Par la petite fenêtre entre un souvenir de lumière, et c'est une clarté froide qui pénètre partout, qui fait le vide et est la clarté du vide. Je me rappelle bien cette chambre que tu délimites strictement avec cette rigueur qui t'est propre, et d'où je ne puis sortir, car ici déjà règne le dehors. Comme tout est précis, plus précis qu'il ne devrait l'être. Tu ne connais pas les ombres. Étrange que l'obscurité de la nuit soit cette immobile

clarté solitaire. Je pourrais te décrire cet espace que tu formes, peut-être sans le connaître, et si je me penche au dehors, je vois le couloir éclairé par la lumière ; si je m'y engage, déjà mes pas vont à ma rencontre. Mais je ne sortirai pas. Tous ces gens que je vois errer, ces figures semblables qui obéissent à la rumeur de la nuit selon laquelle il faut aller et venir sans arrêt : foi trompeuse, hâte stérile, erreur qui est la respiration de la nuit. Pourquoi cette hâte ? Vers quel lieu ? Est-ce vers ce lieu que vont aussi mes paroles, où elles entraînent je ne sais quoi de moi ? Je sens en elles cet attrait vers la région vaine, mais, toi, pourquoi m'empêches-tu de m'écouler en cette rumeur ? Pourquoi me preserves-tu d'être tout entier hors de moi, pourquoi me sépares-tu de ce qui parle en moi, comme pour me détourner, un instant, de l'erreur où tout va, d'où tout revient ? Quelle part ai-je à cette parole qui me sollicite par un doux entraînement à la suivre et à laquelle je ne résiste que parce que tu m'enfermes, — mais je n'y résisterai pas toujours, je le crains. Un jour, je dirai un mot que je ne sais pas et qui sera peut-être

le signe de mon renoncement au calme qui m'attend, — et toi, serais-tu là pour m'amener à dire ce mot ? As-tu pris la figure et la forme de ce que j'aime pour l'obtenir librement de moi ? Qui es-tu ? Tu ne peux pas être ce que tu es. Mais tu es quelqu'un. Alors, qui ? Je le demande. Je ne le demande même pas. Nos paroles sont seulement si légères qu'elles s'ouvrent sans cesse en question.

Il suffirait de peu de chose pour que je croie à nouveau à mon existence séparée et que j'ajoute foi à la vérité des images. Pourtant, c'est souvenir, je le sais, et le temps où l'on peut dire Je est étroit, est périlleux. C'est comme une flamme qui viendrait se poser sur l'un ou sur l'autre et qui le désigne pour répondre à la parole commune. Que se passe-t-il alors ? C'est une voix étrange, un murmure étouffé qui sort de la terre, un cri sec, aride ; cela nous trouble, nous oblige à entendre, et qui le dit ? Quel est ce mot unique sur lequel se concentre et retombe ce qu'il y a encore de jourd en nous, un sentiment trop pesant qui rompt le cercle et se libère ? Est-il vrai que nous ne saurions nous aimer, que nous

soyons trop légers pour cela, trop unis en notre légèreté ?

Peut-être ai-je noué avec toi des rapports interdits dont je ne puis rendre raison. Là où tu es, il y a comme la souffrance que je n'ai pu souffrir, une souffrance qui repousse sur les bords l'obscurité et le souvenir de la vie. C'est elle qui doit te rendre si grave et si solitaire, malgré les liens qui nous unissent, mais qui te pèsent, j'en ai peur, et qu'est-ce qui nous lierait ? Indifférence peut-être ; nécessité peut-être ; cela ne porte pas de nom. Que tu souffres, j'en ai depuis longtemps le pressentiment, d'une souffrance que je ne pressens pas, mais qui est dans ta clarté silencieuse, qui est sans doute cette clarté même, lumière égale, sans ombre, qui pénètre tout et me maintient extérieur à tout. Je voudrais t'en préserver. Moi aussi, je sens, de loin il est vrai, de très loin, et comme une complicité qui passe douloureusement hors de moi, ce lien entre la souffrance et ce qui devrait être ma pensée.

Il est une rumeur d'après laquelle le lent incendie qui consume l'autre monde, en rendra manifeste, à un certain moment, le

mouvement intérieur et l'unité secrète. Le feu ne brûle que pour mettre au jour le plan vivant du grand édifice, il le détruit mais selon son unité, il le révèle en le consumant. Croyance que le grand édifice n'est plus maintenant capable d'allumer un feu central assez fort pour tout illuminer en un flamboiement d'ensemble. Croyance qu'on en est arrivé à ce moment où tout brûle, tout s'éteint joyeusement au hasard, par myriades de foyers distincts qui travaillent où ils veulent, comme ils veulent, avec la froide passion des feux séparés. Croyance que nous serions les signes brillants de l'écriture du feu, écrite en tous, lisible seulement en moi, celui qui répond — mais c'était jadis et c'était chacun de nous — par son murmure à la certitude commune. Croyance que cette croyance n'est rien de plus que la tristesse et la souffrance du feu devenu trop faible et presque déjà rompu.

Peut-être n'aimons-nous pas, ne supportons-nous pas volontiers la pensée de l'ordre mystérieux, dont toujours, par le caprice qui est en nous, nous affirmons la merveille fortuite, la surprise de l'éternel hasard.

Est-ce que vraiment tu serais la présence

immobile, ramassée et étendue à travers l'espace, de cette douleur, peut-être infinie, qu'il y a dans une seule pensée ? Est-ce en toi que je souffrirais encore — en toi et si loin de moi —, depuis que la souffrance m'a dépassé, comme si, par un don que je ne m'explique pas, je t'avais donné cette souffrance que je n'ai pu accueillir et jusqu'à la tristesse qui ne peut plus m'attrister ? Est-ce que la flèche que je n'ai pas retenue voudrait trouver en toi le but qui lui accorderait le repos ? Cela, non plus, ne se laisse pas retenir et, il faut bien que je l'avoue, je ne crois pas être encore capable de souffrir, ni même de rencontrer le moindre instant douloureux. J'ignore pourquoi ce mot est venu ici, ce qu'il évoque et quelle force l'y maintient. Que tristesse, douleur soient données à la pensée, je le regrette, mais c'est sans doute une loi. Les petites pensées n'en sont que plus légères, et nous plus proches de nous, plus proches de tout, plus exaltés en ce calme qui est notre croyance et notre subsistance. Même quand je dis que je voudrais t'en préserver, comme je le dis froidement, légèrement, sans y prendre part. Comme je suis froid

déjà, et pourtant ce n'est pas dit tout à fait en vain.

Pensée par qui je suis sans souffrance et en qui je souffre si loin de moi, jusque-là où je ne suis pas, toi qui, au centre de ta transparence, as ce tourment que tu nous dérobes : ne me crois pas indifférent à ton sort, je m'y attache plus que je ne devrais. Mais considère combien nous sommes déjà vains, légers, insignifiants, privés de vérité, et toujours instables, toujours disant cela qui ne cesse de se dire. Jour et nuit, jour et nuit. C'est là-bas que nous sommes, et l'absence de secret est notre condition. Même là où règne l'impénétrable, qui l'est d'autant plus qu'il recule sous ta pression d'instant en instant, rien n'est secret, rien n'est révélé qui ne le fut pas d'abord. Et pourtant, avec toi, je voudrais parler en secret, en secret par rapport à tous, en secret par rapport à toi. Cela est comme un désir nouveau. Cela est en moi comme un avenir qui me surprend.

Ne m'en tiens pas rigueur, et ne crois pas que je veuille exercer sur toi un pouvoir d'indiscrétion et d'influence. Il est entendu que toute réponse est exclue entre

nous. Je n'aimerais pas que tu puisses me répondre, et je suis heureux de ton silence qui ne répond pas, qui ne m'attire même pas vers le silence. Répondre appartient à une région que nous avons dû quitter il y a bien longtemps l'un et l'autre. Comment pourrais-je l'interroger, si toute réponse n'était déjà dissipée ?

Je voudrais m'approcher, c'est vrai, mais sans le vouloir, et est-ce de toi ? pour te chercher en toi ? pour veiller à ta place ? Je vois bien, sans en être sûr, qu'entre nous l'espace grandit. Cela n'est toujours encore que le vide, mais la petite pièce est plus étendue, plus difficile à embrasser d'un seul souvenir. Il me semble que tu luttas contre quelque chose, là-bas, si loin de tout, et d'une lutte si solitaire, si immobile, si discrète et sans rapport avec notre esprit de légèreté que tu preserves par ta gravité incompréhensible. Pourquoi luttés-tu et pourquoi là-bas ? Pourquoi ce frémissement qui, peut-être douleur en toi, est ivresse en nous ? Strenement, les petites pensées qui nous sont si légères le sont moins pour toi, et tu souffres de leur éparpillement délicieux qui ne donne ni l'oubli ni

le souvenir. Que puis-je pour toi ? Comment te rendre l'instant plus facile ? Qu'est-ce qui se prolonge en toi, qui n'a plus d'importance pour moi ? Est-ce que tu voudrais offrir à la mort qui n'est, dit-on, réelle que pour nous tous ensemble dans cette parole d'exaltation que nous portons en commun, la pensée unique qui lui donnerait une douce égalité avec toi-même, avec elle-même ? Crois-moi, cela est superflu. Même si, de la mort commune, il résulte des doutes pour celle de chacun de nous, pour la mienne en particulier, tant pis. Incertain, je m'accommode très bien de cette incertitude qui est trop fragile pour me troubler, — et ne serait-il pas dommage de chercher à m'approprier un événement si ancien, qui m'appartient si peu ? Ensemble, il n'a d'attribut et de vérité que là où nous le tenons ensemble, dressés vers nous-mêmes par la force d'insouciance qui nous disperse entre nous et nous réunit en lui. Que voudrais-tu mettre en équilibre à cette pensée de la mort commune ? Comme tu vois, tu as du mal à la contenir, et j'ai l'impression qu'il me suffirait de l'affirmer un peu plus pour te faire céder, mais aussi qu'elle est rejetée

presque dédaigneusement de ces confins où tu te tiens et où elle arrive à peine.

Cela te déplait que j'accueille aussi légèrement cette incertitude qui me pénètre : je l'accueille même joyeusement. Mais que veux-tu ? On ne peut pas avoir de grandes et de petites certitudes. Je suis environné de questions. Elles pointent toutes, les unes avec une rigidité barbare, les autres avec nonchalance, vers le centre que j'occupais, m'enfermant jalousement à l'intérieur du cercle où je suis seul à savoir qu'il n'y a personne. Je sais tout, je sais tout. N'admires-tu pas cette incertitude qui ne doit rien à l'ignorance ? Et le calme aussi est incertain, au sein duquel nous renaissions sans cesse à la légèreté de nous-mêmes : grande question, stable et indestructible, confiée peut-être à notre négligence. Il ne faut pas la trahir.

Il y a ici des endroits que ta lumière éclaire, d'autres qu'elle éclaire aussi, d'autres qu'elle éclaire encore d'une lumière égale. Par la fenêtre, je pourrais apercevoir beaucoup de détails intéressants, mais je ne suis pas curieux de ces choses : il me suffit de savoir que nous sommes là-bas, d'où

ma curiosité me détournerait plutôt. C'est beaucoup d'être ainsi éclairé de tous côtés, à tout instant, d'une lumière qui ne vient de nulle part, qui attire seulement les images, puis les repousse, attire les légères pensées, puis les repousse. Je ne suis pas sûr que cette clarté ait un rapport avec toi. J'incline à croire que tu n'éclaires pas, que tu te tiens aux confins où l'obscurité blanchit, sans qu'un autre jour paraisse. Que je sois couché dans cette fosse de lumière qui est strictement délimitée, sauf sur un point, je le reconnais. Rappelle-toi : les yeux sont fermés, et la bouche aussi est fermée. Cela se passait probablement dans cette chambre. J'avais sous les paupières le noir profond, velouté, riche et chaud que le sommeil préserve, que les rêves sentent toujours renaître derrière eux ; et sans doute étais-je déjà mort dans bien des parties de moi-même, mais ce noir était encore vivant. Cela persista longtemps, peut-être éternellement. Je demeurais auprès du noir, peut-être en lui. J'attendais sans impatience, je surveillais avec légèreté l'instant où le noir se décoloreait et, en se décolorant, ne manquerait pas de faire se

lever la blancheur finale. Jour ultime, soleil des morts. Peut-être est-ce cette lumière très blanche dans laquelle je suis immergé.

J'aimerais beaucoup que tu te confondes avec elle ou du moins que tu l'annonces, toi qui guettes, au delà de ce qui arrive, ce qui n'arrive pas. Es-tu le noir qui peu à peu périt et permet un instant l'illusion de voir clair ? Es-tu seulement la patience qui m'y prépare, me prépare aussi à y renoncer ? Est-ce que ce point noir que nous appelons le ciel, qui sans cesse recule, s'atténue, est-ce tout ce qu'il me resterait du noir vivant où je me suis éteint ? C'est peu. Et toi, combats-tu pour le maintenir ou pour le dissiper ? pour annoncer l'évidence qui lui succède ou pour la dénoncer ? Etrange, étrange douleur que cette pensée si séparée.

Ce serait donc la nuit que cette transparence froide ? Comme un jour de neige. Ce serait le noir succédant au noir sans corruption ni vision étrangère ?

Sache-le, je ne désire pas que les choses se prolongent. Je n'en suis pas fatigué, je suis au contraire sans fatigue, sans cette obstination qu'il y a dans la fatigue. Atta-

ché à toi, qui n'es que détachement. Léger de ce poids dont tu me chargeras. Je sais bien que de toutes manières tu n'existes pas, et que c'est là ce qui nous réunit. Mais c'est en cela que je risque aussi de m'unir à toi, sans rêve et sans image, par un mouvement dont je me rappelle les vieilles ruses. Tranchant de la clarté vide, sur lequel tu veilles : il ne faut pas l'altérer.

Parfois, il me vient l'impression que ce serait moi, la grande pensée, et toi, l'assaut mené contre elle par le désir de ne pas penser encore que perpétuellement tu m'opposes.

Pourquoi ne veux-tu pas me penser? Est-ce impuissance, indifférence, vouloir aveugle? Est-ce que tu es d'un côté et moi de l'autre? Est-ce que nous sommes tous deux la même pensée, pareillement grave, solitaire et immobile, que cette identité séparée repousse à jamais l'une de l'autre, étrangères pour ne pas être confondues et pour maintenir l'égalité de l'équilibre? Est-ce que tu es dans la nuit la pensée que je suis dans l'autre nuit? Est-ce toi seule qui parles, qui me poses toutes ces questions auxquelles je ne réponds que par un silence

qui ne répond pas? Est-ce que tu es toujours la sérieuse pensée de jadis que j'ai devancée? Est-ce que tu serais encore là-bas?

Amère, amère pensée, je serais donc là où tu n'es pas encore, je serais le grand moi contre lequel tu luttas en te refusant à le penser, la grande certitude à l'intérieur de laquelle tu ne trouves pas de place, qui ne te comprend donc pas en particulier. Peut-être la question de savoir si je suis déjà, et toi pas encore, ne peut-elle être tranchée. Je crois que cela ne changerait rien entre nous. Ce doute — amer, amer, je le recon nais — n'est qu'une forme de la légèreté qui sans cesse nous ravit. Et si je suis apparemment plus léger que toi, je le suis, non pour m'être déchargé de tout fardeau, mais léger par ce poids dont constamment tu me charges, ce poids de refus et d'oubli que tu es.

Tant qu'il y aura entre nous le rapport d'intimité qui me permet de t'interpeller, j'ai l'impression que tu resteras toi-même. Mais, malgré tout, il ne faut pas trop te fier à mes avances. Je conçois de moi un doute plus grand que ce que tu peux supporter.

Et qui parle ? est-ce toi ? est-ce moi en toi ? est-ce la rumeur qui sans cesse passe entre nous et dont les échos différents nous parviennent de rive à rive ? Ah, comme tu frémis, comme tu sembles fuir devant l'agitation vers laquelle, dans ce cas, je t'attire en la détournant.

Il ne faut pas craindre. Ce qui nous sépare est de toutes manières infime : un moment de calme, un moment d'épouvante, mais de calme.

Remarque que je ne cède pas à la facilité de te regarder comme la dernière pensée, celle qui, lorsque j'en suis sorti, a ouvert l'espace et le maintient peut-être ouvert pour me congédier éternellement en me retenant. Que cela ne soit pas. Si tu étais ma dernière pensée, nos rapports cesseraient vite d'être supportables. Ce serait très pénible d'imaginer que ce qu'il y a de fixe dans ta présence, et cette pointe aiguë que tu caches, ce vide autour duquel tu te rassembles avec une autorité inflexible, tout cela qui te rend immobile et sûr comme le ciel, viendrait de cette pensée qui ne peut plus changer et sur laquelle tu te tiendrais transpercée, épinglée comme sur toi-même,

par cette fermeture de la souffrance qui refuse de parler.

Souffrirais-tu donc d'être une très petite pensée, au lieu de la pensée vaste sur laquelle tu avais le désir de déboucher ? Très petite pensée, tu me plais bien ainsi. N'importe quelle pensée, la fin la fait vibrer à l'infini, jusqu'à l'immensité, par un glissement que ta rigueur, il est vrai, doit repousser comme illusoire. Ou bien est-ce l'immensité qui est encore trop peu pour toi, qui te paraît médiocre et mesquine, au regard de ce point que tu pré-serves et sur lequel tu te refermes par un resserrément effroyable ?

Pourquoi ne veux-tu pas céder ? Pourquoi inlassablement ramènes-tu l'immense à cette simplicité qui est, là où tu es, comme un visage que je pourrais voir ? N'as-tu pas envie de la nuit, celle que je suis pour toi, comme tu l'es pour moi, où, t'enfonçant, tu te placerais exactement sur toi-même, réponse à ta question, question dont tu seras la réponse ? Il faut nous fondre l'un dans l'autre. Ce qui est fin pour toi sera sûrement commencement en moi. N'es-tu pas tentée par le bonheur du cercle ? Tu

me précèdes, mémoire aimante, souvenir de ce qui n'a pas eu lieu. Tu me précèdes comme un espoir, et pourtant je suis aussi ce que tu dois rejoindre, ce en quoi tu pourras te rejoindre. Penses-y, ajoute cela à l'extrême pensée.

Il est vrai que, moi aussi, j'ai encore ce désir de te parler comme à un visage qui me ferait face là-bas sur l'horizon. Visage invisible. Espace de ce visage toujours plus invisible et, entre nous, le calme. C'est comme si j'étais mort pour me rappeler cela, pour porter ce désir et ce souvenir le plus loin possible. Est-ce que l'on mourrait pour se rappeler quelque chose ? Est-ce que tu serais l'intimité de ce souvenir ? Est-ce que je dois parler pour que tu te places juste en face de moi ? Et, toi-même, n'éprouves-tu pas le besoin d'être une dernière fois, auprès du calme, ce mince visage fermé ? Possibilité ultime d'être regardée par la grande pensée et la grande certitude.

Je pense que c'est cela qui nous tente tous deux : moi, que tu sois un visage, ce qu'il y a de visible dans un visage, et toi, être encore une fois un visage pour moi, être une pensée et cependant un visage.

Désir d'être visible dans la nuit, afin que celle-ci s'efface invisiblement.

Mais la plainte que j'entends tout à coup : en moi ? en toi ? « *éternels, éternels ; si nous sommes éternels, comment l'avoir été ? comment l'être demain ?* »

Il dit qu'il y a toujours un moment où se souvenir et mourir — être mort peut-être — coïncident. Ce serait le même mourir. Souvenir pur, sans direction, où tout se fait souvenir. Grande puissance dont il suffirait de savoir disposer pour mourir de mémoire. Mais puissance indispensible. Tentative alors malheureuse pour se rappeler à soi, recul, recul devant l'oubli, et recul devant la mort qui se souvient.

De quoi se souvient-elle ? D'elle-même, de la mort comme souvenir. Souvenir immense où l'on meurt.

D'abord oublier. Se souvenir là seulement où l'on ne se souvient de rien. Oublier : se souvenir de tout comme par oubli. Il y a un point profondément oublié d'où tout souvenir rayonne. Tout s'exalte en mémoire à partir de quelque chose qui s'oublie, détail infime, fissure minuscule où il passe tout entier.

S'il est nécessaire que j'en vienne à oublier, si je dois ne me souvenir de toi qu'en t'oubliant, s'il est dit que celui qui se souviendra sera profondément oublié de lui-même et de ce souvenir qu'il ne distinguera pas de son oubli, si, déjà et depuis longtemps, je pressens que je ne parviendrai à toi que mêlé à lui et confondu avec les images qui le dissimulent à lui-même, alors, sache-le...

Souvenir que je suis, que j'attends ce-pendant, vers lequel je descends vers toi, loin de toi, espace de ce souvenir dont il n'y a pas de souvenir, qui me retient seulement là où depuis longtemps j'ai cessé d'être, comme si toi qui peut-être n'existes pas, dans la calme persistance de ce qui disparaît, tu continuais à faire de moi un souvenir et à rechercher ce qui pourrait me rappeler à toi, grande mémoire où nous sommes tous deux maintenant face à face, enveloppés dans la plainte que j'entends : *éternels, éternels* ; espace de froide lumière où tu m'as attiré sans y être et où je t'affirme sans te voir et sachant que tu n'y es pas, l'ignorant, le sachant. Croissance de ce qui ne peut croître, attente vaine des choses

vaines, silence, et plus il y a de silence, plus il se change en rumeur. Silence, silence qui fait tant de bruit, agitation perpétuelle du calme, est-ce là ce que nous appelons le terrible, le cœur éternel ? Est-ce sur lui que nous veillons pour l'apaiser, le rendre calme et toujours plus calme, pour l'empêcher de cesser, de persévérer ? Est-ce moi qui serais pour moi le terrible ? Etre mort et attendre encore quelque chose qui vous fasse souvenir de la mort.

Attente, attente d'un visage. Etrange que l'espace puisse encore porter cette attente. Etrange que ce qu'il y a de plus sombre ait ce grand désir de regarder un visage. Ici, il y en a beaucoup, c'est vrai. Certains sont très beaux, tous ont même une certaine beauté et quelques-uns, autant que j'ai pu m'en rendre compte dans le couloir, sont merveilleusement attirants, dans la mesure peut-être où eux-mêmes subissent, dans le calme et le silence, l'attrait essentiel. Mais ce n'est pas tout à fait de cela que j'ai envie. Peut-être y a-t-il beaucoup de figures, mais un seul visage, ni beau, ni amical, ni hostile, seulement visible : ce visage que je m'imaginais que tu es, que tu

es même certainement, à cause de ce refus d'apparaître qui est en toi, de cette immobilité grave, de cette rectitude qui jamais ne se détourne, de cette transparence qui ne peut se laisser troubler. Et cela seulement peut apparaître, qui se trouble.

Parfois il semble que certaines figures, en se réunissant, essaient d'ébaucher un tel visage. Il semble que toutes éternellement s'élèvent les unes vers les autres pour le rendre présent. Il semble que chacune voudrait être l'unique pour toutes les autres, voulant que toutes soient l'unique pour elle et être pour chacune toutes les autres. Il semble que le vide ne soit jamais assez vide. Aspiration éternelle des images, erreur qui nous soulève et sans cesse nous mêle dans le désordre de la nuit, perdues et toujours rassemblées dans un élan joyeux où nous nous retrouvons. Illusion, bonheur de l'illusion, pourquoi lui résister ? Pourquoi toutes ces figures ne peuvent-elles me donner le change ? Pourquoi m'en tiens-tu à l'écart par cette pensée de l'espace qui pourrait, un instant, te rendre visible — plus invisible ?

Peut-être seras-tu l'exception, la clarté

qui ne s'obscurcit pas. Peut-être franchiras-tu les portes de la terreur, sans ce frémissement qui d'onde en onde est ici calme, est le frisson de calme dont nous nous exaltons, veilleurs légers autour de nous-mêmes. Il faut pourtant que je te voie. Il faut que je te tourne jusqu'à ce que le grand espace nocturne s'apaise un instant en ce visage qui doit lui faire face. C'est comme s'il était nécessaire que tu ne retonces pas à la transparence et, claire, que tu restes toujours plus claire, jusqu'au bout refus de l'impensable, afin que se laisse voir en toi justement ce que les autres perdent dans leur bonheur hâtif d'être visibles. Trop belles figures troublées. Un visage ne peut pas être cela. Le visage ultime, seulement manifeste, hors d'attente et hors d'atteinte. Visage qui est le vide peut-être. C'est pourquoi il faut que tu veilles sur cet espace vide pour le préserver, comme il faut que je veille pour l'atteindre, combat où nous sommes ensemble, proches par le lointain, étrangers en tout ce qui nous est commun, présence où je te touche intacte et où tu me retiens à distance, distance formée de toi et qui pour-

tant me sépare de toi : fosse de lumière, clarté où je suis enfoui. Visage, visage de l'attente, pourtant soustrait à l'attendu, l'inattendu de toute attente, imprévisible certitude.

Ah, s'il est vrai que nous avons été vivants ensemble — et toi, tu étais déjà une pensée —, s'il est possible que ces mots qui ruissellent entre nous nous disent quelque chose qui nous vienne de nous, est-ce que jadis je n'ai pas toujours été auprès de toi ce désir léger, avide, insatiable de te voir et, pourtant, visible, de te transformer encore en plus visible, de t'attirer, lentement et obscurément, en ce point où tu ne pouvais plus être que vue, où ta figure devenait la nudité du visage et ta bouche se métamorphosait en bouche ? Est-ce qu'il n'y a pas eu un moment où tu m'as dit : « J'ai l'impression que, lorsque vous mourrez, je deviendrai tout à fait visible, plus visible qu'il n'est possible et à un point que je ne supporterai pas. » Etrange, étrange parole. Est-ce maintenant que tu dis cela ? Est-ce qu'il mourrait en ce moment ? Est-ce toi qui toujours meurs en lui, auprès de lui ? Est-ce qu'il se pourrait qu'il ne fût

pas assez mort, pas assez calme, pas assez étranger, est-ce qu'il faut qu'il porte plus loin encore ce désir, ce souvenir, est-ce là, cette pointe extrêmement fine et prodigieusement lointaine qui toujours se dérobe et par laquelle, lentement, avec autorité, tu l'attires, tu le repousses dans l'oubli ?

Pensée, infime pensée, calme pensée, douleur.

Plus tard, il se demanda comment il était entré dans le calme. Il ne pouvait en parler avec lui-même. Seulement étrange joie à se sentir en rapport avec les mots : « Plus tard, il... »

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN JANVIER 1957 PAR
EMMANUEL GREVIN et FILS
A LAGNY-SUR-MARNE

*Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1957.
N^o d'Ed. 5614. — N^o d'Imp. 4785.
Imprimé en France.*